

D I C K E N S et D A U D E T.

E T U D E

par

FRANCES. M. GIBSON.

BIRMINGHAM, 1912.

**UNIVERSITY OF
BIRMINGHAM**

University of Birmingham Research Archive

e-theses repository

This unpublished thesis/dissertation is copyright of the author and/or third parties. The intellectual property rights of the author or third parties in respect of this work are as defined by The Copyright Designs and Patents Act 1988 or as modified by any successor legislation.

Any use made of information contained in this thesis/dissertation must be in accordance with that legislation and must be properly acknowledged. Further distribution or reproduction in any format is prohibited without the permission of the copyright holder.

- A V A N T P R O C P O S -

Cette étude de Dickens et de Daudet a pour but de donner aussi nettement que possible, les rapports entre la vie et les romans des deux romanciers, et, ^{en} même temps de faire ressortir les ressemblances et les différences entre leurs œuvres.

On y trouvera tous les détails biographiques de chacun d'eux qui semblent avoir eu une influence sur leurs œuvres - seulement ceux-là. Par exemple on peut y lire les noms des villes visitées par Dickens pendant les voyages qu'il a faits par intérêt ou par plaisir, mais non pas les noms des villes où il s'est rendu seulement pour y faire des lectures.

Première Partie.

L A V I E.

LA VIE

"La coïncidence de cette ressemblance entre la vie du jeune français et le héros imaginaire d'un roman anglais est si remarquable que plusieurs critiques superficiels et malveillants ont, pour autant dire, accusé Daudet de plagiat dans son roman "Le Petit Chose" dont les incidents essentiels sont formés de ses propres expériences." Aussi dit M. Sherard dans son livre "Alphonse Daudet". Mais le "héros imaginaire" n'est point du tout imaginaire. Il est Charles Dickens! D'ailleurs les "incidents essentiels" du "roman anglais" ne sont que le récit des "propres expériences" de Charles Dickens!

Le passage cité est suivi d'une comparaison des deux romanciers, comparaison juste en une certaine mesure, mais trop généralisée, et un peu superficielle. On dirait que M. Sherard a une si grande envie de défendre son ami de reproche de plagiat, qu'il néglige les ressemblances et augmente les différences entre les deux romanciers - même au risque d'être injuste pour Dickens.

Le seul moyen d'arriver à la vérité est de faire une comparaison circonstanciée de la vie et des œuvres de chacun d'eux.

Les pères de Dickens et de Daudet.

Tous les deux, Dickens et Daudet, appartenaient à la petite bourgeoisie. John Dickens, le père de Dickens, fut "clerk in a navy pay office". Vincent Daudet, le père de Daudet, fut fabriquant de soie. M. John Dickens est le M. Micawber de "David Copperfield". M. Vincent Daudet est le M. Eysette du "Petit Chose". C'étaient, tous les deux, des hommes de bon naturel, un peu solonnels et absolument dépourvu d'esprit pratique et commercial. Donc leurs entreprises ne réussirent point. Ils se trouvaient toujours dans des embarras d'argent. M. Eysette, étant français, c'est à dire, ayant l'esprit logique, prenait aux sérieux ses pertes, et son humeur devint de plus en plus farouche. M. Micawber, étant anglais, et ayant donc la faculté de ne pas regarder de trop près les conséquences de son incapacité en affaires, était toujours de bonne humeur et possédait un fonds inépuisable d'espérance. Cependant c'était le père de Daudet, malgré son humeur farouche, qui faisait le plus pour ses enfants, car il s'obstinait à donner la meilleure éducation possible à ses deux fils - pendant que le père de Dickens plaçait son fils, qui n'avait que neuf

ans

chez un marchand de cirage. On se rappelle à ce propos la réponse de M. John Dickens quand on lui demandait où son fils avait reçu son instruction. "My son, ha! may be said, ha! to have educated himself".

Les mères de Dickens et de Daudet.

La mère de Dickens fut Elizabeth Barrow. Ce fut elle qui l'instruisit pendant les premières années de sa jeunesse. La mère de Daudet fut Adeline Reynaud, femme de bonne famille. Ce fut elle qui lui apprit à lire, à écrire, à jouer de la guitare, et à lire un peu l'espagnol. Dickens parle peu de sa mère. Il l'a décrite dans "David Copperfield" sous le personnage de Mrs. Micawber. M. Forster dit qu'elle ne voulait pas envoyer Dickens à Wellington House Academy (voyez plus bas). Heureusement pour le jeune Charles, M. Dickens n'écouta pas les objections de sa femme. Nous avons plus de renseignements sur Mme. Daudet. Ernest Daudet parle d'elle dans son livre "Mon Frère et Moi", et elle est la Mme. Eysette du "Petit Chose". Elle était une femme romanesque passionnée de lecture, et doucement mélancolique. C'est sans doute à elle qu'Alphonse Daudet devait son imagination poétique. Elle avait beaucoup de patience et de sympathie. Elle faisait seule, leur ménage dans les mauvais jours de leur pauvreté, et quoi qu'elle ne cessât guère de pleurer, elle était toujours douce et tendre pour son mari et pour ses enfants.

Dickens et Daudet jusqu'à neuf ans.

Charles Dickens naquit à Portsea le 7 Février 1812. Il avait quatre ans quand la famille Dickens s'installa à Chatham, et jusqu'en 1821, le jeune Charles passa la période heureuse de son enfance. A cause de son air maladif il ne fut pas obligé de faire des études trop sérieuses. Il employait ses loisirs à faire de longues promenades, qui lui ont permis de l'emporter sur la faiblesse naturelle de son corps. La mer avait pour lui un attrait irrésistible comme pour Walter Gay. C'est à Chatham qu'il voyait les bassins et les arsenaux, et qu'il faisait la connaissance des marais, si familiers à Pip.

Sa mère cessa de l'instruire elle-même, et il alla à l'école de M. Giles où il reçut une instruction assez médiocre. Ce fut à cette période que naquit sa passion pour la lecture. Il lut et relut Roderick Random,

Dickens
1812-1821

Peregrine Pickle, Humphrey Clinker, Tom Jones, "The Vicar of Wakefield," Don Quixote, Gil Blas, Robinson Crusoe, "Arabian Nights," Tales of the Genii, "The Tatler," "The Spectator," "The Idler," "The Citizen of the World," "A Collection of Fancies" (Inchbald). Il racontait ses histoires - sans doute avec ses propres variations - à ses camarades. Grâce à ses lectures il avait toujours la tête remplie d'aventures merveilleuses. Ses héros étaient pour lui des personnes réelles, et qui vivaient là dans sa ville. Il dit dans "David Copperfield",

"Every barn in the neighbourhood, every stone
 "in the church, every foot of the churchyard had
 "some association of its own in my mind connected
 "with these works and stood for some locality
 "made famous in them. I have seen Tom Pipes go
 "climbing up the church steeple with the knapsack
 "on his back, stopping to rest himself upon the
 "wicket gate, and I know that Commodore Trunnion
 "held that club with Mr. Pickle in the parlour of
 "our little village ale house."

Mais les affaires de M. John Dickens allèrent mal, bien mal, et en 1821 la famille Dickens fut obligée de quitter Chatham pour Londres. Adieu les longues promenades délicieuses en plein air, la vie sereine, sans souci! Il ne s'agit plus le lire les aventures des héros légendaires. Il faut être héros soi-même et non pas un héros magnifique et éclatant des "Mille et une Nuits", se transportant de ville en ville sur des tapis magiques, s'entretenant familièrement avec des rois et des empereurs, mais un héros pauvre et insignifiant, traversant péniblement à pied les rues boueuses d'une grande ville, fréquentant les gens les plus vils, les plus sordides.

Daudet
 1840-1849

Alphonse Daudet naquit à Nîmes le 13 Mai 1840. Déjà avant sa naissance le malheur avait commencé à poursuivre sa famille. Mme. Daudet, qui n'était pas robuste, avait perdu plusieurs enfants. M. Daudet avait cessé d'être l'associé de son frère qui avait plus de talent que lui, pour les affaires, et, à partir de ce moment commença "la longue agonie" de la fabrique. Cependant cette agonie ne se voyait pas tout d'abord et le jeune Alphonse comme le jeune Charles Dickens

passa des années assez heureuses. Lui aussi, était un enfant frêle et délicat. C'est pourquoi il reçut sa première instruction de sa mère. Puis il alla au séminaire des "Révérends Pères de la Doctrine Chrétienne". Là il eut comme précepteur un maître aussi sévère que M. Creakle, qui tenait beaucoup au fouet comme moyen salutaire de correction. Plus tard il alla à L'Institution-Canivet où l'on lui enseigna bien le Latin. Daudet l'emportait sur Dickens au point de vue de son instruction qui était plus solide, et aussi au point de vue de ses loisirs - car il avait un compagnon. Ce fut son frère Ernest. Ils avaient les mêmes goûts que Dickens - le goût des promenades et des lectures. Les deux frères apprenaient à connaître au fond le midi - pays de soleil et de poussière, de couleurs éclatantes, d'odeurs grisantes, le "midi pétré" de Numa Roumestan. Ils lisaiient comme Dickens, les livres d'aventure: "Robinson Crusoe", "Le Robinson Suisse", "Le Journal des Enfants", "Les Aventures de Jean Paul Choppert", "Les Mystères de Chateau Pierrefitte", "Midshipman Easy", "The Pilot". "Robinson Crusoe", un roman anglais fut le livre favori du jeune Alphonse. Il s'identifiait, lui et son milieu, avec Robinson dans son île. "La fabrique n'était plus la Babrique, c'était une île déserte oh bien déserte. Les bassins jouaient le rôle d'océan. Le jardin faisait une forêt vierge. Il y avait dans les platanes un tas de cigales qui étaient de la pièce et qui ne le savaient pas." Déjà Dickens et Daudet avaient le même type d'imagination!

Ses lectures avaient donné à Daudet un grand amour de la mer. Après la révolution de 1848 M. Daudet fut obligé de vendre la fabrique et ses affaires le mènerent à Lyon. Il fut décidé que sa famille le rejoindrait. L'idée tout-puissante dans l'esprit du jeune Alphonse fut qu'il allait se promener en bateau - pas sur la mer peut-être - mais ce qui valait presque autant, sur un grand fleuve. Quelle joie! quelle aventure! La vie avait été assez triste à Nîmes pendant les derniers mois, la mère avait pleuré, et le père avait grondé. Heureusement que le jeune Alphonse ignorait qu'à Lyon, la mère verserait encore plus de larmes, et que le père ne cesserait pas de gronder.

Dickens et Daudet jusqu'au commencement de leur renommée

Dickens
1821-1826

Peu après son arrivée à Londres, M. John Dickens fit faillite. Il fut emprisonné dans le Marshalsea. Ce bon M. Dorrit avait bien envie d'assurer le pain à ses enfants - malgré son propre malheur. Il plaça donc Charles chez un de ses parents qui était fabricant de cirage. La fabrique était malpropre, elle exhalait une atmosphère de poussière et de fumée. Le devoir du petit était de coller les étiquettes sur les boîtes à cirage. Là il avait pour compagnons les bambins les plus sales et les plus grossiers de Londres. C'était un rossignol parmi des corbeaux. Et combien il souffrait ce rossignol! Ecoutez son chant plaintif, longtemps après, quand il n'entendait plus les voix rauques des corbeaux:

"That I suffered in secret, and that I suffered
"exquisitely, no one ever knew but I. How much
"I suffered is utterly beyond my power to tell"

(David Copperfield)

Mais les souffrances, même les plus amères, les plus vives d'une âme sensible et fière n'empêchèrent pas le jeune Charles de remplir son devoir. Il prit l'habitude du travail méthodique quelque dégoûtant et quelque monotone qu'il fut. Il commença à ne compter que sur lui-même, à faire de gros efforts de volonté. (Il n'avait plus sa famille pour lui venir en aide, C'était plutôt à lui de l'aider.) Du contraste entre lui et ses compagnons naquit en lui la connaissance de sa propre valeur. Il observait d'un œil pénétrant son triste entourage pour en reproduire plus tard ligne et couleur pour couleur, le tableau sinistre.

Mais le père se brouilla avec le marchand de cirage en même temps qu'un heureux hasard lui permit de payer ses créanciers. Il n'était pas méchant. Il retira son fils de la fabrique et le renvoya à l'école. - à Wellington House Academy. M. Jones, le maître n'était pas un savant, mais Charles Dickens profita bien de son séjour chez lui. Les élèves avaient l'habitude de faire des représentations dramatiques. Dickens s'intéressa beaucoup à ses représentations et son instinct théâtral s'accroissait en même temps que son esprit et son corps se guérissaient de l'accablement partiel qu'avaient causé ses souffrances chez le fabricant de cirage.

A Lyon les souffrances commençaient pour Daudet, mais ce n'étaient tout d'abord, que des petits ennuis. Lyon, brumeux et froid, était bien antipathique à cet enfant du midi accoutumé au soleil, à la chaleur "L'horrible maison" qu'avait louée son père remplaçait bien mal son ~~shèbre~~ fabrique. Sa fierté était vivement blessée par la triste vue de sa mère qui "calcinait ses belles mains blanches au feu des fourneaux", par la vue de son frère qui faisait les provisions en sanglotant, par la vue de lui-même obligé de porter des vêtements pauvres et rapés. Cependant il était en meilleure situation que Dickens. Il continuait à aller à l'école ~~Chrétienne des deux frères~~ et il avait toujours son frère. A l'école chrétienne de St. Pierre les deux frères aidaient aux offices religieux. Il est vrai qu'ils apprenaient peu de grec ou de latin, mais les offices convenaient bien à l'instinct théâtral de Daudet.

M. Vincent Daudet les envoya ensuite au Lycée de Lyon. Védrine dirait qu'Alphonse Daudet est parmi le petit nombre des hommes de génie qui ont su échapper à l'influence écrasante d'un lycée français.

Le jeune Alphonse n'était pas un saint à cette époque. La lourde tâche de gagner sa vie ne pesait pas sur lui comme sur Dickens au même âge. Il faisait souvent l'école buissonnière. Léger et plein de caprices il errait à travers la campagne comme un feu follet. Il inquiétait beaucoup le bon Ernest qui cachait ses méfaits à leurs parents. Le soir, quand tout-le-monde était endormi Ernest et Alphonse lisaient. Ils passaient des heures délicieuses à lire Shakespeare, Lamartine, Chateaubriand, Ariosto, Piron, Pigault Le Brun, le Vicomte D'Arlincourt, Buffon. Ils commencèrent à écrire des vers, mais on sait bien que chez Ernest ce n'était qu'un commencement. Il écrivit quatre vers du fameux chant "Religion"! Religion! (v. le Petit Chose), et un seul vers d'un poème mystérieux inspiré par Ossian. Puis il s'occupa d'autres choses plus pratiques et moins sublimes.

Alphonse écrivit plusieurs poèmes qui se trouvent parmi sa collection "Les Amoureuses". On dit que à Wellington House Academy Dickens commença à écrire. Il avait alors treize ou quatorze ans - l'âge de Daudet à cette période. Dickens débuta par la prose, Daudet

par les vers. Les romans de Daudet contiennent plus de vraie poésie que ceux de Dickens.

La première histoire de Daudet, "Léo et Chrétiennne Fleury", fut publiée dans la Gazette de Lyon en 1855,

Vincent Daudet, dont les affaires allaient de mal en pis, fut obligé de retirer ses fils du Lycée. Ernest vint aider son père dans la fabrique. Alphonse, qui se regardait comme poète et philosophe continuait à écrire des vers. Enfin en 1856 le père fit faillite. Le jeune poète philosophe se trouva obligé de gagner sa vie. Un de ses parents, l'Abbé Reynaud lui offrit une situation comme maître d'études au collège d'Alais. Le philosophe ne recula pas devant l'idée de gagner sa vie, et, plein, d'espérance et de courage il partit pour Alais. Il allait revoir son cher midi! Il était passionné pour la liberté, il était accoutumé à l'admiration et de son frère et de ses camarades. A Alais il se trouva presque prisonnier. Ses collègues les professeurs, le regardaient de haut, ses élèves le méprisaient à cause de son indigence. Ils ne perdaient pas une occasion de se moquer de lui. Son âme frère, d'une sensibilité si vive souffrait des tortures multiples, Alais était sa fabrique de cirage à lui. Sa supériorité intellectuelle lui fit mépriser la nullité de ses tyrans. Daudet et Dickens ne cessèrent pas de s'indigner contre la nullité prétentieuse. Daudet raille impitoyablement l'Académie Française (L'Immortel) Dickens dirige tout le poids de son ironie contre le "Circumlocution Office" (Little Dorrit) Leur grande et juste colère naquit des expériences amères de leur enfance.

Mais le Petit Chose tira quelque profit de son séjour à Alais. Il n'avait plus son frère, il fut obligé de ne compter que sur lui-même. Il put l'habitude du travail méthodique. Mais il était au fond plus faible que Dickens. D'ailleurs personne ne le retira du collège d'Alais. Donc, en 1857 il prit son parti de quitter le collège pour rejoindre son frère Ernest à Paris. Celui-ci gagnait 200 francs par mois comme rédacteur au "Spectateur". Ce n'était pas beaucoup pour nourrir les deux frères, et pour faire en même temps, des économies dans l'espoir de reconstruire le foyer.

La seconde période de la vie de Dickens (1821-1827) ressemble bien à la seconde période de la vie de Daudet

(1849-1857). Seulement Dickens commença par le pain rassis de la fabrique, et termina par le gâteau de Wellington House Academy, et Daudet commença par le gâteau, un peu indigeste, de sa vie d'écolier à Lyon, et termina par le pain rassis du collège d'Alais.

Malgré les ressemblances remarquables de leur enfance, on aperçoit déjà deux grandes différences entre les hommes - différence de tempérament, et différence de culture.

Daudet avait le tempérament impulsif, exubérant extrême^s, A Lyon il menait une vie de désordre, simplement parce qu'il avait besoin de vivre buoyamment, de s'enivrer de la vie. Quand il commença à travailler il travailla sans relâche avec une ardeur insatiable. Grâce à sa sensibilité, Dickens aussi sentait au plus vif, la séduction de la vie, cependant ses origines d'homme du nord, et sa volonté exercée de très bonne heure, l'empêchèrent d'être aussi entraîné par le désir du moment que le fut Daudet. Dickens possédait déjà, ce que Daudet n'eut que plus tard, et par sa femme, un fond solide de caractère. Dickens est le chêne du nord, Daudet le gracieux platane du midi.

La différence de culture se voit dans leur style.

Dickens
1827-1836

De nouvelles expériences attendaient Dickens. Il quitta Wellington House Academy et devint clerk chez M. Molloy, solicitor dans New Square. Puis il était clerc chez M. Edward Blackmore, attorney. Il acquit ainsi une certaine connaissance du droit - connaissance dont il se servit beaucoup dans ses livres. Comme Daudet il détestait la "bureaucratie", et l'injustice qui en est souvent la conséquence. Il satirise le "Court of Chancery" dans "Bleak House", et "Doctors Commons" dans "David Copperfield". Ses œuvres sont pleines d'allusions à des notaires méchants et cruels, à des lois stupides et injustes.

Il quitta M. Edward Blackmore en 1828 et résolut de se consacrer à la littérature. Il allait très souvent au British Museum où il lisait avec acharnement. David Copperfield raconte combien cet apprentissage était difficile, combien il lui fallut de patience et de persévérance. Il réussit si bien qu'il devint rédacteur parlementaire au "True Sun". Ilaida son

oncle maternel à rédiger "The Mirror of parliament", et enfin, il devint reporter au "Morning Chronicle". Sa première histoire - outre les histoires de Wellington House Academy - s'institua "A Dinner at Poplar Walk" Elle fut acceptée par "The Old Monthly Magazine".

Il continuait à envoyer à ce journal des articles signés "Boz". Quand disparut "The Old Monthly Magazine", les articles de "Boz" parurent dans "The Evening Chronicle". Il gagnait, maintenant, sept guinées par semaine. En 1836 il épousa Miss Katherine Hogarth, la fille du peintre M. Georges Hogarth. Le mariage se fit la veille de l'apparition de "Pickwick".

A l'âge de vingt-quatre ans Dickens se tenait aux bords de la renommée. Il y était arrivé seul, par des routes difficiles et pénibles. Il avait vu et entendu mille choses étranges. Il avait livré cent batailles d'où il était sorti victorieux mais non sans blessures. Il avait tellement l'habitude de se battre que la renommée pour lui était une mer, souvent orageuse, toujours remuante, où le plaisir de combattre contre les vents était bien mêlé de danger.

Daudet
1857-1861

Ernest Daudet habitait Rue de Tournon. Il avait loué une mansarde au cinquième étage du Grand Hôtel du Sénat, et ce fut-là qu'Alphonse Daudet s'abrita en arrivant à Paris. Il persistait dans son dessein de se consacrer à la littérature, et malgré la misère où il se trouva il n'y renonça pas. Il eut la bonne chance de trouver un éditeur qui publia gratuitement ses poésies recueillies "Les Amourelles". Le "Moniteur Officiel" en publia une critique favorable. // Il s'inspirait des grands hommes qu'il rencontrait dans ses promenades autour de l'Odéon. Barbey d'Aurevilly, Jules Vallès, Jules de la Madeline, avaient un grand attrait pour son imagination romantique. Ernest l'introduisait dans les salons de Mme. Ancelot, de Mme. Waldor, et de Mme. Chodsko, où ils rencontrèrent plusieurs gens de lettres. Daudet raille ces salons dans "Trente Ans de Paris".

Ceux qui les fréquentaient n'étaient, pour la plupart, que des gens médiocres qui se croyaient de grands génies. Ils n'étaient point, cependant, dépourvus d'esprit. Les deux frères étaient bien contents de fréquenter ces salons pour égayer leur vie solitaire et difficile - de plus, c'était une façon de se faire connaître dans le monde de la littérature.

En 1857 les Daudet quittèrent l'hôtel "au nom imposant", et s'installèrent dans la mansarde d'une maison près de l'église de St. Germain des Prés. "Le Spectateur" - seul source des revenus des deux frères fut supprimé et Ernest devint rédacteur à "L'Union" avec des appointements même plus restreints qu'auparavant. Outre les salons, Daudet frequentait la "Basserie des Martyrs", et c'est là qu'il rencontra ses fameux "Ratés". Il étudiait la bohème d'un regard objectif mais elle ne l'a jamais séduit. Son tempérament raffiné avait en grande horreur sa laideur et sa grossièreté.

En 1859 Ernest quitta Paris pour rédiger "La France Centrale". Il revint peu après et ne réussit qu'à obtenir une petite situation comme secrétaire à 18 francs par semaine. Vraiment les deux frères n'étaient pas en danger de devenir des jouisseurs! Ernest quitta finalement Paris peu après pour rédiger "L'Echo de l'Ardeche". Alphonse avait acquis une certaine notoriété par ses "Amoureuseuses". Il envoya timidement une petite histoire "Le Roman du Chaperon Rouge", au "Figaro" dont le rédacteur était le rédouté Villemessant. Le roman, comme la première histoire de Boz, eut de succès et le "Figaro" devint le "Evening Chronicle" de Daudet. "Les Contes du Lundi", "Lettres à un Absent", "Robert Helmont", et "Femmes d'Artistes" parurent, à plusieurs reprises dans ce journal. La rémunération n'était pas grande, et Daudet n'avait guère de quoi manger. Cependant il avait l'espoir de la fortune et un heureux hasard le lui apporta tout d'un coup.

A l'âge de vingt ans Daudet se tenait au seuil de la renommée. Il n'y était pas arrivé seul. Le bras de son frère l'avait souvent aidé à traverser les routes difficiles, mais cependant plus intéressantes que les routes qu'avait parcourues Dickens. Il avait reçu, en cheminant, des blessures même plus profondes que celles de Dickens. Pour lui la renommée était une maison. Il y entrait, pour travailler, c'est vrai, mais aussi pour s'abriter et se reposer des fatigues du voyage.

Le hasard qui porta Daudet au seuil de la renommée fut celui-ci: L'Impératrice avait entendu répéter aux Tuilleries son poème "Les Prunes". Le poème lui plut tant qu'elle demanda le nom de l'auteur. On lui dit que c'était un jeune poète qui habitait Rue Bonaparte et qui vivait presque dans la misère.

Elle chargea le Duc de Morny de venir en aide à ce jeune homme de génie. Ainsi Daudet devint attaché au Cabinet du Duc. La situation n'était qu'une sinécure; il touchait des appointements assez considérables. Le Duc le regarda avec bienveillance et pour lui plaisir offrait à son frère Ernest une situation comme secrétaire -rédacteur auprès de M. Denis Legrand. Alphonse commença à payer la dette énorme qu'il avait vis-à-vis de son frère.

On peut faire une comparaison assez circonstanciée de l'enfance et de la jeunesse des deux romanciers. Leurs expériences ressemblent à merveille pendant la période la plus impressionnable de la vie; mais à partir du moment où Dickens s'est marié et où Daudet est devenu secrétaire du Duc de Morny, il y a bien des différences à relever dans les circonstances de leur vie - cependant on remarque toujours un ressemblance frappante de tempérament d'esprit

Dickens
1836-1870

En 1837 Dickens alla demeurer au No. 48 de Doughty Street avec sa femme et sa belle-soeur Mary Hogarth. Celle-ci mourut subitement la même année. Sa perte causa à Dickens une douleur inguérissable (v. Les Femmes). En 1840 la famille Dickens habitait numero 1 Devonshire Terrace. C'est à cette période que Dickens fréquenta le salon de Lady Blessington où il eut comme ami l'élégant Comte D'Orsay. Il continuait à travailler avec acharnement - ce qui était bien nécessaire, car en 1841 il avait quatre enfants et menait un train de vie coûteux. En 1841 il avait déjà écrit quatre romans - Pickwick Papers, Oliver Twist, Old Curiosity Shop, et Barnaby Rudge.

Un des traits les plus caractéristiques de Dickens après son mariage est le manque de repos; il s'agait sans cesse, il cherchait toujours des débouchés pour son énergie surabondante. Cela est dû sans doute, et à sa sensibilité et au peu de sympathie qu'il avait pour sa femme.

Vers la fin de 1841, il résolut de faire une visite en Amérique sur les instances de plusieurs américains distingués. Il partit, accompagné de sa femme, mais ses expériences qui se trouvent enchaînées dans "American Notes" dans "Martin Chuzzlewit", et dans

quelques lettres, ne furent pas entièrement heureuses. Il souffrait beaucoup des inconvenients de la popularité et se trouvait peu en sympathie avec le "mauvais goût" et le "ton criard" des américains.

Sa vie extrêmement active commençait à nuire à sa santé. Il visita Boston, New York, Philadelphia, Massachusetts, Richmond, Cincinnati, St. Louis, Columbus, Buffalo, Niagara.

Il était de retour en Angleterre en 1842 et, malgré l'apparition de "American Notes", "Martin Chuzzlewit" et "The Christmas Carol", il se trouva géné d'argent. Il prit le parti de louer sa maison dans Devonshire Terrace, et de voyager en Italie avec sa famille. Les voyageurs passèrent par Paris, Lyon, et Marseille, et s'établirent d'abord à Albaro-Gambourg de Gênes, et plus tard, pendant l'hiver, à Gênes. C'est ici que Dickens écrivit "The Chimes". Il fit seul un voyage à Londres pour lire son livre à certains amis intimes, avant de le publier. Il passa par Ferrare, Venise et Milan. On peut lire les impressions que lui ont données ces villes dans "Pictures from Italy". Un peu plus tard il visita Carrare, Rome, Naples et Florence, et, en juin 1845, il commença, avec sa famille, le voyage de retour à Londres. Il passèrent par la Suisse. Ces voyages continus étaient loin d'être bons pour la santé de Dickens, mais pour lui, le repos devint de plus en plus impossible. À Londres il écrivit "The Cricket in the Hearth". Il se décida à passer l'été en Suisse, et il y voyagea avec sa famille, visitant en route Ostende, Verviers, Coblenz, Mannheim, Strasbourg et Worms. La famille s'installa à Lausanne, et Dickens commença à écrire "Dombey and Son".

A Genes Dickens avait écrit "The Chimes" - histoire de Londres, et à Lausanne, il écrivit "Dombey and Son", encore une histoire de Londres. Il connaissait au fond son cher Londres; il pénétrait les secrets de son âme - secrets souvent bien terribles; elle ne cessa jamais d'exercer son influence sur lui; il sentait son charme magique même quand il était loin d'elle, en face de la beauté plus éclatante de l'Italie et de la Suisse. Il admirait celles-ci mais il ne les regardait qu'avec des yeux d'étranger. Il regardait Londres avec les yeux d'un amant.

Le désir de voyager s'exagérait en lui. Il quitta Lausanne avec sa famille en 1846 et alla à Paris, où il demeura trois mois. Il y fit la connaissance de plusieurs français célèbres. La France avait pour Dickens un attrait irrésistible. Et cela n'étonne pas. Il était même plus français qu'anglais au point de vue de la sensibilité et de sa logique.

"Dombey and Son" eut un grand succès, et à partir de ce moment Dickens se trouva en état de faire des économies.

B1

Il retourna à Londres en février 1847. Il passa une partie des vacances à Broadstairs avec sa famille, et puis retourna encore une fois à Londres. Il rédigeait "Household Words", un journal où il avait comme collaborateurs principaux Wilkie Collins, Mark Lemon, Mrs. Gaskell, Charles Reade. Au même temps il écrivait "David Copperfield" qu'il publia en 1849.

En 1851 il quitta Devonshire Terrace et acheta Tavistock House. Ici on remarque la même façon de vivre. Il travaillait avec acharnement et voyageait à fréquents intervalles. De 1852 à 1858 il séjourna trois fois à Boulogne et une fois à Paris. Il fit encore un voyage en Suisse avec Wilkie Collins et Augustus Egg, et un voyage en Yorkshire et en Cumberland. Pendant cette période il écrivit "Bleak House", "Hard Times", "Little Dorrit", et plusieurs contes de Noël.

Mais sa santé était maintenant sérieusement atteinte, sa névrosité s'accroissait de jour en jour et il se trouva obligé de se séparer de sa femme - leurs tempéraments étaient trop incompatibles.

Il quitta Tavistock House et acheta Gad's Hill Place, maison qu'il avait eu grande envie de posséder déjà quand il était un tout petit garçon. Là avec sa belle-soeur, Georgina Dickens, et avec sa fille, Mamie Dickens il passa les dernières années de sa vie - excepté quand il voyageait - ce qui arrivait assez souvent. Il travaillait régulièrement toute la matinée et quelquefois deux heures de l'après-midi. En 1858 on lui proposa de donner des lectures publiques de ses œuvres. Son activité ne recula pas devant cette idée, il ne croyait pas qu'elle nuirait à son amour propre d'artiste. Donc il consentit, et donna des lectures dans les villes principales d'Angleterre et

d'Ecosse . En 1863 il donna deux lectures à l'ambassade d'Angleterre à Paris. Il tirait de ses lectures une bénéfice, énorme, bénéfice bien nécessaire pour lui car il avait dix enfants, il était toujours généreux pour les pauvres, et hospitalier pour ses amis.

En 1865 en revenant d'un séjour en France, Dickens assista à un accident terrible de chemin de fer à Staplehurst. Il ne reçut aucune blessure mais sa santé bien affaiblie ne sut pas résister au "choc" terrible. Dickens cependant, ne s'occupa pas de sa maladie. Il cachait ses souffrances et continuait à mener sa vie extrêmement active. Il fit encore des lectures en Angleterre, en Ecosse et en Irlande, et accepta même l'invitation d'en faire en Amérique. Il partit en 1867, et revint l'année suivante (2) Pendant son séjour il souffrit terriblement du froid, et se trouva souvent presque hors d'état de donner ses lectures. Mais sa volonté indomptable ne connaissait pas d'obstacles, et il persista. Même quand il fut de retour en Angleterre il continua à faire des lectures malgré l'avise de ses médecins. Mais il y a un obstacle auquel personne ne peut résister; c'est la mort, et Dickens, usé par sa vie laborieuse et trop active mourut en 1870, projetant encore de nouveaux ouvrages. De 1858 à 1870 Dickens écrivit "A Tale of Two Cities", "The Uncommercial Traveller", "Great Expectations", "Our Mutual Friend", et plusieurs contes qui parurent dans "Household Words"

Pour Daudet c'en était fait des privations, sa situation aisée lui permettait de jouir de la vie, comme seul un jeune homme, plein de vitalité et enivré de la vie, sait le faire. Mais la nature est inexorable, et si les longues promenades que faisait Daudet dans sa

NOTES.(1) Alexandre Dumas, Eugène Sue, Alphonse Karr, Théophile Gautier, Lamartine.

Il revit Amedée Pichot (celui-ci révéla aux français dans un numéro de "La Revue Britannique", l'existence de Dickens) Victor Hugo, Chateaubriand, et Scribe.

(2) Il n'est pas nécessaire de donner une liste des villes où il a fait ses lectures, car on ne trouve pas que Dickens se soit servi de ses observations et de ses expériences d'alors pour en faire bénéficier ses

jeunesse, lui avaient permis de l'emporter sur son corps frêle, les privations qu'il avait souffertes à Alais et à Paris avaient nui irréparablement à sa santé délicate. Comme Dickens, il avait trop vécu. Pendant le reste de sa vie il faisait amende honorable - bien plus terrible chez lui que chez Dickens.

Le Duc de Morny lui conseilla de voyager en Algérie, et lui donna congé. Il partit, accompagné d'un ami - le fameux Tartarin. Comme Dickens il avait trop d'énergie pour se reposer, donc il parcourut sans cesse, tout le pays. Il notait ses observations dans des carnets dont il se servit plus tard pour ses contes.(3)

Ce fut en Algérie qu'il reçut les nouvelles du succès de "La Première Idole" pièce qu'il avait écrite en collaboration avec M. Ernest L'Epine. Il partit sur le champ pour Paris (voyage Dickensien) où il resta jusqu'à la fin de 1862. Il continuait à collaborer avec L'Epine et à écrire au "Figaro".

Le second voyage qu'il fit pour sa santé, celui de 1862, eut lieu aussi en Corse. Il y prit encore des notes dont il se servit dans "Le Nabab". De là il alla en Sardaigne et puis dans le midi. Il rentra à Paris mais y resta peu de temps. Il passa l'hiver de 1863 dans son cher midi où il fit des observations qui se trouvent dans plusieurs "Lettres de Mon Moulin". De retour à Paris à 1864, il commença à écrire une comédie qui s'intitula "Les Absents", et encore une autre "L'Oeillet Blanc", en collaboration avec L'Epine. Mais Daudet, comme Dickens ne réussit guère comme auteur dramatique.(4). L'ironie et la poésie ne sont pas des qualités essentiellement dramatiques. Les pièces de Daudet contiennent trop de poésie et trop peu d'intrigue, celles de Dickens contiennent trop de farce et trop d'intrigue maladroite.

Le Duc de Morny mourut en 1865. Daudet assista à sa mort. Il l'a décrite dans "Le Nabab". Mais Daudet s'attachait plus au duc qu'à la politique, et à

NOTES. (3) romans.

(3) "Tartarin de Tarascon", "Contes du Lundi", "Lettres de Mon Moulin", "Trente Ans de Paris".

(4) "La Dernière Idole" et "L'Arlésienne" seules, des pièces de Daudet ont eu un véritable succès. Les

la mort de celui-là, il envoya sa démission au président du corps législatif. Mais il partit, accompagné d'Alfred Delvau, un des amis de ses jours de bohème, pour un long voyage à pied. Ils traversèrent la France, l'Alsace, l'Allemagne, et la Suisse. Comme toujours Daudet notait ses impressions. Il retourna à Paris, mais non pas pour y rester. Vers la fin de 1865 il se retira en Provence où il demeura pendant l'hiver dans une maison solitaire entre Nîmes et Beaucaire. C'est là qu'il rédigea "Le Petit Chose". Pendant tout son séjour il vivait une vie d'ermite ne voyant qu'une Provençale qui lui servait ses repas.

Les allers et venues continues de Daudet nous rappellent Dickens, mais celui-ci n'a jamais eu l'amour de la solitude.

Une visite que lui fit un ami, éveilla en Daudet l'envie de retourner à Paris. Il y resta pendant l'année 1866, et il écrivit "Le Petit Chose" dans la chambre de Jean du Boys - écrivain tranquille et méthodique. Mais, avant de terminer son oeuvre, il rencontra chez ses parents une jeune fille qui s'appelait Julia Allard. Son père et sa mère étaient des personnes littéraires, et elle aussi, avait les mêmes goûts. Elle avait déjà écrit en collaboration avec ses parents un volume de poésie. Daudet devint amoureux d'elle et l'épousa en 1867. Elle était tranquille, patiente, méthodique, élégante, raffinée, un vrai type de Parisienne bourgeoise - et de plus, elle sympathisait avec les aspirations littéraires de son mari (5). Le mariage fut extrêmement heureux. Mme. Daudet sut donner à Daudet les traits solides dont il avait manqué jusque-là. (v. Les Femmes) Daudet n'était pas riche à cette période, car il n'avait comme moyen d'existence que ce qu'il gagnait par la plume. et il n'écrivait pas beaucoup. Mais Mme. Daudet était une excellente ménagère et, grâce à elle, le ménage Daudet ne tomba jamais dans la misère.

NOTES. (4) pièces de Dickens ("The Village Coquettes", "The Strange Gentleman", "Is she his Wife?", "The Lamplighter", "Mr. Nightingale's Diary") sont tout-à-fait oubliées.

(5) Il faut donner plus de renseignements sur la femme de Daudet que sur la femme de Dickens, car celle-là a eu une influence énorme sur la vie littéraire de son

Outre son mariage, un autre événement eut une grande influence sur la vie de Daudet. Ce fut la guerre de 1870. Daudet se rendit compte pour la première fois, qu'il faudrait mourir, et il ne voulait pas mourir sans avoir rien fait.

Pendant la guerre, il fut soldat dans la "Garde Nationale"... On peut lire ses expériences et ses pensées dans "Robert Helmont", et certains "Contes du Lundi".

Daudet ne voyagea guère après son mariage. Il n'avait pas les mêmes chagrins domestiques que Dickens, ses véritables intérêts se trouvaient chez lui où il travaillait, aidé par une femme tendre et sympathique. Plus tard, sa maladie toujours croissante ne lui permit plus de voyager. Elle le rendit, parfois, incapable même de marcher. Mais son activité intellectuelle était inépuisable, et il employait toute l'énergie de son esprit à écrire et récrire ses grands romans.

En 1872 Daudet publia "Tartarin de Tarascon" qui eut un certain succès, mais pas pour faire croire qu'on le regardait plus tard comme un des plus grands romans de Daudet.

Il demeurait, à cette époque, avec sa femme et son petit enfant, Léon Daudet (né en 1867) dans un appartement de l'ancienne maison de la famille Lamoignon. Dans cette maison il écrivit "Fromont Jeune et Résler Ainé", qu'il publia en 1873 et qui eut un succès énorme.

"Jack", publié en 1876 fut écrit à Champrosay près de Draveil, où se trouvait la maison de compagnie des Daudet. Ce roman parut d'abord dans "Le Moniteur", et l'on y remarque un certain manque de cohérence comme dans plusieurs romans de Dickens (v. Style).

En 1877 parut "Le Nabab", et, deux ans plus tard "Les Rois en Exil". A partir de 1879, la maladie de Daudet devint très aiguë et de là, jusqu'à sa mort, il ne cessa guère de souffrir. Il est curieux de remarquer que lui aussi, comme Dickens, souffrait beaucoup du pied.

M. Sherard dit dans une note, au commencement de son livre publié en 1894, que Daudet semblait se porter bien mieux, et qu'il projetait un voyage en Angleterre.

Ce voyage, il l'a fait évidemment car Léon Daudet parle(6) d'une entrevue à Londres entre son père et Stanley - le grand explorateur, d'une visite à Georges Mérideth à Boxhill, et d'une expédition au British Museum.

Daudet mourut à Champrosay en 1897. Entre 1979 et sa mort, il publia "Numa Roumestan", "L'Evangéliste", "Sappho", "Tartarin sur les Alpes", et "L'Immortel", "La Petite Paroisse".

NOTES(6) "Alphonse Daudet" - par Léon Daudet.

La Mort de Dickens et la Mort de Daudet.

Il y a une ressemblance remarquable entre la vie de Dickens et celle de Daudet; il y en a une même plus remarquable entre la mort de l'un et de l'autre. Dickens avait cinquante-huit ans; Daudet avait cinquante-sept ans. Ils moururent tous les deux, subitement et "à la peine". Ils travaillèrent jusqu'au dernier moment. "Edwin Drood", le dernier roman de Dickens était à moitié écrit; "La Garavane" de Daudet était en préparation.

Voici ce que dit Mamie Dickens, la fille de Dickens, sur la mort de son père:-

"It was not until they were seated at the dinner-table that a striking change in the colour and expression of his face startled my aunt. "Upon her asking him if he were ill, he answered "Yes, very ill; I have been very ill for the last hour". But when she said she would send "for a physician he stopped her saying he would "go on with dinner, and afterwards to London.

"He made an earnest effort to struggle against "the seizure which was fast coming over him and "continued to talk but incoherently and very "indistinctly. It was being now evident that he "was in a serious condition, my aunt begged him "to go to his room before he sent for medical "aid. "Come and lie down", she entreated. "Yes, on the ground", he answered indistinctly. These were the last words he uttered. As he spoke he fell on the floor.....all through the night we watched him.... Later in the evening of this day, at ten minutes past six we saw a shudder pass over our dear father, he heaved a deep sigh, a large tear rolled down his face and, "at that instant, his spirit left us."

Comparez les détails de la mort de Daudet, tels que son fils les donne:-

"C'est là (à Champrosay) que la mort est venue le prendre le 16 Décembre 1897 pendant le dîner. J'étais arrivé un peu en retard, je trouvai notre petit monde réuni comme à l'ordinaire, dans le cabinet de travail. Je lui donne le bras jusqu'à la salle à manger et je l'asseois dans son grand fauteuil. Il commence à causer en prenant le

"potage. Rien dans ses mouvements ni dans sa
"facon d'être n'annonçait une telle catastrophe,
"quand, tout-à-coup, dans un bref et terrible
"silence, j'entends ce bruit affreux que l'on
n'oublie pas, un râle suivi d'un autre râle. Au
"cri de ma mère on s'élançe. Il a rejeté la
"tête en arrière, sa belle tête déjà couverte
d'une sueur glacée, les bras defaillent le long
"du corps. Une heure après, il est mort".

Deuxième Partie.

L E S R O M A N S .

Les Femmes de Dickens et de Daudet,

L'attitude de Dickens vers la femme.

Dickens n'a jamais compris ce que c'est qu'une femme. L'anglais n'observe pas les femmes. Il ne s'intéresse qu'à une seule - son épouse. S'il arrive qu'elle n'est pas la femme de son rêve il se recroqueville. Il cherche la sympathie ailleurs parmi ses amis. Ainsi il existe près de lui tout un monde - le monde féminin, qui lui est absolument inconnu. Il a des idées sur ce sujet mais ce ne sont que des idées vagues et "conventionnelles" et par conséquent, tout erronées. Il ignore surtout combien ce monde ressemble au sien, et combien les différences entre les deux ont été exagérées par l'ignorance même. Voilà le cas de Dickens. Il n'a pu créer qu'une seule femme sympathique.

L'attitude de Daudet vers la femme.

Pour le français du midi la femme est un beau vase qu'il remplit de fleurs de temps en temps. Elle plaît à ses sens, il prend plaisir à la rendre plus belle - Voilà tout. Elle est d'une argile inférieure, ainsi il la méprise un peu.

Daudet est toujours resté au fond, homme du midi, et l'influence même de sa femme ne lui a jamais complètement ôté ce mépris. Cependant, grâce à Madame Daudet et à son propre penchant vers l'observation psychologique il a pu reconnaître que les femmes sont des êtres humains et non seulement des objets d'art ou des animaux féminins.

Dickens se contenta de regarder de loin et à travers un brouillard le pays des femmes. Daudet y voyageait souvent et se familiarisa vite avec les montagnes et les vallées de certains endroits.

Daudet même n'a pas parcouru tout le paysage, mais il connaît bien les régions qu'il a fréquentées.

La femme dans la littérature.

Dans la littérature Dickens avait de mauvais exemples. Outre les femmes de Shakespeare, la littérature anglaise ne lui offrait que des femmes fades et minaudeuses(1).

NOTES(1) Les romanciers féminins - Mrs Aphra Behn, (auteur d'"Orinoko", "The Fair Jilt"), Mrs Manley, Mrs Heywood, Mrs. Radcliffene regardaient les femmes

La française a joué un rôle plus important dans la littérature que l'anglaise(2). Les femmes romanesques même, valent mieux dans la littérature française que dans la littérature anglaise. Les héroïnes de George Sand ont une puissance et une vigueur dans le romantisme que n'ont pas les héroïnes insipides de Mrs. Radcliffe, de Richardson, et de Fielding. Les femmes idéales et chimériques de Chateaubriand et Lamartine sont des "pensées" - non pas de jolis jouets comme celles des romanciers anglais.

Dickens ne paraît pas avoir subi l'influence des femmes de Shakespeare, mais certainement l'influence des

NOTES. (1) qu'avec des yeux masculins. Leurs femmes sont des répliques des femmes langoureuses de l'auteur d"*Euphues*".

Il
C'est vrai que Fanny Burney (auteur de *Evelina* (1778) et Jane Austen (1775-1817) s'étaient écartées un peu de cette tradition. Leurs œuvres sont de bonnes satires domestiques où les hommes sont souvent ridicules et les femmes sont utiles à quelque chose d'autre qu'à rougir et à pâmer. Mais Dickens n'a pas subi l'influence de ces femmes.

On ignore s'il a lu leurs romans au "British Museum toujours est il qu'il s'occupait plus de Smollet, de Sterne, de Richardson et de Fielding dont les femmes (excepté peut-être l'"Amélie" de Fielding) n'ont pas de véritable intérêt.

(2) Mlle. de Seudery dans *Célélie* et Mme. de Lafayette dans "La Princesse de Clèves" ont produit des romans qui valent beaucoup mieux que ceux de Mrs Aphra Behn. Tout le monde connaît Mme. de Sévigny et Mme. de Maintenon, mais personne, excepté l'étudiant de la littérature anglaise, ne s'occupe de Mrs. Manley et de Mrs. Haywood.

La française a joué un rôle plus important dans la littérature que l'anglaise(2). Les femmes romanesques même, valent mieux dans la littérature française que dans la littérature anglaise. Les héroïnes de George Sand ont une puissance et une vigueur dans le romantisme que n'ont pas les héroïnes insipides de Mrs. Radcliffe, de Richardson, et de Fielding. Les femmes idéales et chimériques de Chateaubriand et Lamartine sont des "pensées" - non pas de jolis jouets comme celles des romanciers anglais.

Dickens ne paraît pas avoir subi l'influence des femmes de Shakespeare, mais certainement l'influence des

NOTES. (1) qu'avec des yeux masculins. Leurs femmes sont des répliques des femmes langoureuses de l'auteur d'"Euphues".

Il
C'est vrai que Fanny Burney (auteur de Evelina 1778) et Jane Austen (1775-1817) s'étaient écartées un peu de cette tradition. Leurs œuvres sont de bonnes satires domestiques où les hommes sont souvent ridicules et les femmes sont utiles à quelque chose d'autre qu'à rougir et à pâmer. Mais Dickens n'a pas subi l'influence de ces femmes.

On ignore s'il a lu leurs romans au "British Museum toujours est il qu'il s'occupait plus de Smollet, de Sterne, de Richardson et de Fielding dont les femmes (excepté peut-être l'"Amélie" de Fielding) n'ont pas de véritable intérêt.

e/
(2) Mlle. de Seudery dans Clémie et Mme. de Lafayette dans "La Princesse de Clèves" ont produit des romans qui valent beaucoup mieux que ceux de Mrs Aphra Behn. Tout le monde connaît Mme. de Sévigny et Mme. de Maintenon, mais personne, excepté l'étudiant de la littérature anglaise, ne s'occupe de Mrs. Manley et de Mrs. Haywood.

25

deux grandes femmes de la littérature française se voit chez Daudet. Sappho est "Manon Lescaut" grandie et développée; Sidonie Chebe est Madame Bovary élevée dans une mansarde à Paris au lieu de l'avoir été dans un couvent.

Il est assez évident, donc, que Daudet avait une plus profonde connaissance de la femme et dans la littérature, et dans la vie actuelle, que Dickens.

leur façon à traiter la femme.

L'Instinct

maternel chez

deux romanciers.

Dickens se contenta de décrire la figure, la taille les gestes et les mots de ses femmes. Il ne fait guère de réflexions psychologiques sur elles. Daudet, au contraire, a une théorie, bien précise, sur la psychologie féminine. Et il la constate, cette théorie

Pour lui le fait essentiel est l'instinct maternel. On peut citer ce passage (il y en a bien d'autres) tiré de "La Petite Paroisse"

"D'abord où est la française? Quel est son type? "est-ce la fantaisie froidelement libertine racontée par "les petits romans du 18^e. siècle? A-t-elle jamais rougi "et pantele comme les Malvina des jeune-france "romantiques? La trouverons-nous dans le bétail pensif "des poètes parnassiens, ou parmi les instinctives, du "naturalisme, les mystiques névrosées des decadents? "Elle peut avoir été tout cela, ou au moins elle s'est "figuré l'être, mannequin à romanciers, essayeuse "complaisante et souple de toutes les modes les plus "excentriques, mais au fond, je la soupçonne de rester "une fausse passionnée, une libertine dans conviction "d'être simplement et presque toujours la mère, la maman "...je sens bien que tout n'est que grimace, entraînement ou mode tout, excepté l'instinct tendre et "protégeant de la maternité".

"La maternité" dit Napoleon Mérivet à Richard Fenigan, "est la raison d'être de la femme, sa fonction, sa joie, sa sauve-garde."

Cet instinct est bien marqué dans presque toutes ses femmes.

La hautaine Frédérique, reine d'Illyrie, rononce, après une lutte pénible, à sa fierté, à son ambition, pour rester maman. Lydia Fenigan n'avait pas d'enfant. Son amant faisait appel à son instinct maternel plutôt qu'à aucun désir voluptueux. Voilà pourquoi elle a quitté son mari(3).

On soupçonne que la bonté angélique de certaines femmes de Dickens, des femmes comme Agnes Wickfield et Florence Dombey(4), n'est au fond, que l'instinct maternel. Seulement Dickens, n'ayant pas l'observation pénétrante de Daudet les a dépourvues de toute faiblesse humaine. Elles commandent l'admiration et le respect mais pas la sympathie. Il n'a jamais de lutte chez elles. Elles montent tout droit l'échelle qui conduit vers les cieux sans jamais faire un faux pas.

NOTES.(3) On peut multiplier les exemples.

Pour Mme. Astier son fils était toute sa vie.

Daudet dit d'elle:-"A son^s Paul surtout depuis qu'il avait l'âge de l'homme, Mme. Astier devait les seules vraies émotions de sa vie, les délicieuses angoisses de l'attente, les pâleurs, les froids, les brûlures aux creux des mains, les intuitions surnaturelles qui font dire infailliblement "Le voilà" avant que la voiture s'arrête.

C'est l'instinct maternel qui fait que Constance Cretnitz, cet "astre éteint retombé dans la foule", prédigue ses tendresses pour la capricieuse Félicia Ruys.

Les sentiments de Mme. Delobelle pour son fainéant de mari sont les sentiments d'une mère pour son enfant.

Rosalie, la femme de Numa Roumestan n'est pas heureuse que quand elle apprend à regarder son mari comme un enfant, grandi c'est vrai, mais ayant toujours besoin de la direction et de la clémence d'une mère.

NOTES(4) Little Nell, Little Dorrit, Esther Summerson, Harriet Crewler, Ruth Pinch, Sophie Crewler.

Peu après son mariage, la belle-soeur de Dickens, Mary Hogarth, vint demeurer avec le jeune ménage. C'était une jolie fille, intelligente et spirituelle, et elle remplit en partie, ce que Dickens cherchait en vain dans sa femme. Sa mort subite en 1836 terrassa Dickens. Elle est "Little Nell".

Une autre soeur de Mme. Dickens, Miss Georgina Hogarth marquait de la sympathie et était sympathique à Dickens. Elle fut l'amie tendre et fidèle de ses dernières années. On dit qu'elle ressemble à Agnes Wickfield. C'est possible, mais elle a dû être

Elles ont le goût de l'azur et du blanc des cieux, tandis que pour les femmes de Daudet le vert et la ^{pompé}~~pompe~~ de la terre offrent un attrait terrible. Celles-ci sont de véritables femmes, celles-là ne sont que des anges domestiques.

"On ne sait jamais jusqu'où peut aller le délice rancunier d'une femme" dit Daudet dans "L'illortel". Plus tard, dans "Le Nabab" il montre comme Mme. Hemerlingue a conscré toute sa vie à venger un petit affront de la ~~feut~~^{m'moyen} d'une autre femme. Pour elle, son mari, tout son monde, n'est existait que comme moyen d'humilier, de ruiner son ennemie.

La rancune est le second fait de la psychologie féminine selon Daudet. Ce fait se trouve aussi, mais à degré plus vague, au fond de la psychologie de certaines femmes de Dickens. On peut comparer Mme. Hemerlingue avec Rosa Dartle de Dickens. Celle-ci n'a rien que la rancune et certains gestes melodramatiques, celle-là manifeste une intelligence diabolique et une connaissance profonde de la nature humaine. L'une est l'incarnation de la rancune passionnée sous une forme de femme, l'autre est une véritable femme. C'est tout à fait la même différence que dans le cas de "l'instinct maternel".

Daudet ne écrit pas qu'une femme ait un grand amour pour son propre sexe. On ne peut prouver dans ses œuvres une femme qui ait une affection puissante et désintéressée pour une autre femme. (en dehors, bien entendu, de l'amour entre une mère et sa fille). Il lui semble que toutes les femmes sont foncièrement jalouses les unes des autres, et ce fait explique l'impossibilité d'une amitié durable entre elles.

Daudet décrit l'attitude de la femme envers la femme dans des passages tels que ceux à "Mme. Astier eut un geste atroce d'indifférence de femme pour une autre femme".

"Les deux femmes croisent, au passage un regard froid sans expression, plus redoutable que les violentes engueulades de bateau-lavoir."

NOTES(4)beaucoup plus humaine.

"Comme toujours l'empoisonnement de la femme par la femme."

Dickens raille souvent la jalousie féminine. Il dit que Dolly Varden était si jolie que toutes les femmes de son voisinage lui gardaient rancune (5) Seulement Dickens ne va pas si loin que Daudet. On trouve assez souvent de l'amitié entre ses femmes. Dans "Bleak House", par exemple, Esther Summerson montre une affection très sincère pour la belle Ada(6). Si seulement Esther et Ada étaient des femmes réelles on pourrait dire que Dickens voyait plus clair que Daudet à ce point. Mais l'amitié entre des poupées est bien moins convaincante que la haine entre les femmes. C'est dommage, car c'est Dickens qui a raison cette fois. Il y a des femmes qui se haïssent, il y en a même un grand nombre, mais pas "toujours" comme dit le romancier français.

"La tyrannie domestique".

La femme qui est "tyran domestique" existe partout Daudet n'a pas pu la négliger plus que Dickens, mais elle est plus répandue dans les œuvres de celui-ci. Ses caractéristiques principales sont un manque absolu de logique, et une volubilité agaçante de langage. Ces femmes n'ont pas forcierement méchantes. Elles ressemblent à des limes - ou il qui fait heir bien sa tâche mais dont le contact est bien irritant. Mrs. Varden, peut bien frapper de terreur un jeune homme qui a le projet de se marier(7). Madame Astier de Daudet est même plus terrible, car elle est d'un plus mauvais naturel.

→

NOTES. (5) Miss Miggs est très jalouse de Dolly Varden. L'amitié entre Miss Matilda Price et Miss Fanny Squeers ne dura pas à cause de la jalousie de celle-ci. (1)

(6) Miss Mills est l'amie dévote et désintéressée de Dora Spenlow, Marthe est bien gentille pour la petite Emily.

(1) Quelqu'un dit de "Little Emily" - "She has such a face of her own that half the women in this town are mad against her" (David Copperfield)

(7) Le manque de sympathie maternelle avait créé un

Et puis - comble de malheur! — Elle avait l'habitude de ces "discussions nocturnes où la femme reste puissante même quand elle a cessé d'être femme par l'infatigable ressource de ses nerfs, et où l'homme finit pas tout céder, tout promettre, pour la paix, la liberté du sommeil". Cette aimable femme irritait tellement son pauvre mari que celui-ci, qui fut capable de sacrifier le fruit du travail laborieux de plusieurs années quand son honneur le lui demanda, manqua de courage pour rentrer chez lui et écouter les reproches aiguës et interminables de sa femme. Il se pendit.

Moins criminelle, mais aussi irritante est Mme. Bellequic de "La Petite Parvisse" qui "tenait son mari la main ferme, les guides hautes, soumis au joug conjugal". Encore une fois on peut dire que la femme de Daudet a le même tempérament que celle de Dickens, mais elle est plus réelle. Madame Astier est à la fois mère passionnée et "tyran domestique". Mrs Varden n'est que la médecine désagréable mais salutaire de son mari. Elle n'existe que pour sa santé morale car c'est Milton qui dit "la vertu sans la tentation n'est pas la vertu".

NOTES (7) grand vide dans le cœur de Dickens. Il avait besoin d'une femme qui lui fût en même temps une épouse et une mère. Mme. Dickens, était à vrai dire, une femme sans reproche.. Elle était dévouée à ses enfants mais on ne peut pas s'empêcher de soupçonner qu'elle jouait un peu le rôle de "tyran domestique". En tout cas Dickens trouva pas chez elle la sympathie intime, la camaraderie de goût et d'esprit dont il avait soif. Ils ne sont jamais compris et c'est pourquoi en 1858 Dickens, dont la nervosité et la férocité furent extrêmes, se trouva obligé de se séparer d'elle. Il ne pouvait plus supporter les petits ennuis agacants de sa vie domestique

Mrs. Weller, Mrs. Gargery, Mrs. Nicklebury, Mrs. Sowerberry, sont les étoiles les plus brillantes dans ce ciel de femmes.

Le "Talent à
diplomatiq'ue"
des femmes

29

Daudet n'a jamais nié l'intelligence de la femme. Seulement c'est une intelligence dont elle se sert souvent pour un mauvais dessein. Elle a une sorte d'habileté adroite dans la ruse. Sidonie Chèbe, égoïste et voluptueuse, qui est une femme typique du second Empire, est l'inventrice de mille petites ruses pour séduire le mari de son ami et le frère de son propre mari. La fille du juif dans "Les Rois en Exil", s'habille^{en} petite fille qui sort du bain^{pour} attendre le roi faible et voluptueux dont elle ne vut que l'argent. La "dame évangéliste" froide et hautaine témoigne une subtilité bien habile^{pour} se procurer des jeunes filles dont elle a besoin^{pas} avancer ses projets. Mme. Astier témoignait auprès de son mari "cette calinerie gentiment hypocrite d'une femme qui veut vous jouer un mauvais tour mais qui voudrait qu'on reste amis quand même". Les femmes de Dickens ne possèdent pas cette coquetterie méchante, ni cette habileté diplomatique. Si elles sont coquettes, c'est d'une façon bien ouverte et innocente. Elles ne sont pas capables^{d'un} crime ; elles n'ont que des défauts méprisables si l'on veut, mais toujours des défauts. Les femmes comme Sidonie Chèbe et Collette de Rosén ne se trouvent pas dans la galerie de Dickens.(8). On peut dire d'une façon générale que les femmes de Daudet sont plus voluptueuses, et plus coquettes que celles de Dickens. Cela vient, sans doute, de leur nationalité et de leur éducation.

La fierté
chez la
femme

Les deux romanciers ont décrit des femmes fiers. Les femmes fiers et passionnées de Dickens ne sont que des personnages de melodrame. Voici ce qu'il dit de Mrs. Dombey She bit her blood-red lips without wavering in the dark stern watch she kept upon him".

NOTE\$8) Ces femmes du second empire, froides, voluptueuses, égoïstes et criminelles, ne sont pas peut-être aussi antipathiques que la Mrs. Gamp de Dickens, mais elles sont aussi nuisibles à une société saine. On doit les exterminer comme des maladies contagieuses (viz plus bas- Mrs. Gamp.)

3

"She plucked the feathers from a pimion of some rare and beautiful bird which hung from her wrist by a golden thread to serve as a fan, and rained them on the floor." Cette fierté qui ne consiste qu'en des gestes extravagantes, en une attitude romanesque de dédain, qui fait que la femme quitte son mari seulement pour l'humilier, est bien loin de la fierté délicate, retenue et noble d'une Clare Fromont, ou de la reine d'Illyrie(9).

Arrive à ce point où peut résumer la théorie de Daudet. C'est que la femme a comme traits caractéristiques et principaux, l'instinct maternel, la rancune, une tendance vers une tyrannie agaçante, la coquetterie, et quelquefois, la fierté. Les femmes de Dickens, malgré montrent, au fond, les mêmes caractéristiques. - mais à un degré beaucoup plus faible - excepté la tyrannie. La grande différence est que ses traits se rencontrent à la fois dans la même femme chez Daudet, tandis que chez Dickens un seul trait est vêtu d'une robe féminine. On donne à cette créature un nom, et voilà une femme ! - de Dickens.

Les femmes romanesques

On a laissé de côté jusqu'ici les femmes romanesques de Dickens et de Daudet. Il est vrai qu'elles jouent un rôle assez important dans les œuvres de Dickens et qu'on les trouve dans "Le Petit Chose" de Daudet. Seulement ni l'un ni l'autre ne les regardait que comme des rêves, Dickens commença par prendre son rêve très au sérieux. À l'âge de dix-neuf ans il fut épousé de Miss Maria Beadnell, la fille d'un banquier assez riche. Elle est la "Dora" de David Copperfield.

Ses parents ne lui ont pas permis de l'épouser, à cause de la situation médiocre qu'il avait à cette époque. Il souffrit beaucoup de voir s'évanouir son beau rêve. On soupçonne cependant, qu'il était amoureux de "de l'avoir plutôt que de Dora". Elle est charmante mais elle n'est pas une vraie femme, et Dickens semble l'avoir reconnu, car Dora Spenlow, jolie et gracieuse comme une fée, cède la place à Flora Finch, bourgeoise rassise et ennuyeuse (qui n'est guère plus réelle que Dora). Malgré qu'il fut revenu de son illusion Dickens gardait toujours une tendresse pour

(9) Miss Havisham, Mrs Clennam, Alice Brown, Rosa Turtle sont les sœurs d'Edith Dombey. Elles se sont mécanisées en des gestes différents - mais ce sont toujours des gestes de melodrame.

ces princesses des contes des fées, qui s'endorment gracieusement dans un palais magique et s'éveillent en rougissant au bâaiser du prince (10)

Dans "Le Petit Chose", "Les Yeux Noirs" appartiennent à une jeune fille encore plus chimérique que Dora. "Pierette" est une gentille petite bourgeoise de la famille de Pet Meagles (Little Dorrit). Mais ces femmes ne sont que les produits de l'imagination d'un jeune homme.

Daudet ne les avait jamais prises au sérieux, comme Dickens, donc il les abandonna sans regret, on ne les trouve plus dans ses livres à partir de l'apparition de "Fromont Jane" et Risler Aine" (11)

"Nancy" et
"Sappho"
Nancy

Nancy

Le génie de Dickens était trop vigoureux pour être entièrement étouffé même par de malheureuses expériences personnelles dans la vie, et une tradition malsaine dans la littérature. Sa vie dans la fabrique de cirage et, plus tard, comme "reporter" lui a donné l'occasion d'observer les rangs les plus bas de la société. Il a pu faire des observations impartiales en dehors de sa famille et des romans. C'est de ces rangs que Dickens a tiré sa seule femme vraiment sympathique, et une groupe de femmes réelles mais détestables. Sa meilleure femme est "Nancy" dans Oliver Twist.

Elle est née dans un milieu siècle et vid. comme les animaux elle a pris les couleurs de son entourage - couleurs salées et noires. Mais si sans intelligence lui a fait vite apprendre les mauvaises lesons de la vie, la même intelligence lui a fait vite reconnaître le pays de la beauté une fois qu'il s'étend devant sa vie. Cependant elle n'y entre pas. Sa Loyauté et son amour pour Sikes le lui défendent.

NOTES (10) Titres sont Dora Spenlow, Madeline Bray, Kate Nickleby, Ada Carstone, Rose Maylie.

(11) Avec peut-être, la seule exception d'Aline Joyeuse.

Donc elle meurt d'un mort horrible aux mains de son amant qui ignore ce à quoi elle a renoncé pour lui.

Telle est Nancy, femme à la fois bonne et mauvaise, et surtout bien humaine. Elle suggère ce dont aurait été capable Dickens dans les conditions plus favorables Nancy vit, mais Sappho, la meilleure femme de Daudet est immortelle.

Sappho.

Sappho, comme Nancy est née dans un milieu sordide et vil. Elle est d'une beauté exquise, voluptueuse. Ce qui explique qu'elle soit devenue courtisane, et ses amants lui ont prodigieusement des caresses et des coups. Elle fait la connaissance de Gaussin, méridional jeune et frais. Elle l'attire par son étrange volupté de femme à laquelle aucun homme n'a su résister. Elle devint vraiment amoureuse de lui, et renonce à son luxe, et à ses autres amants. Un moment il l'aima, en proie à une jalousie affreuse de son passé, puis il la repoussa, très mécontent de cette liaison qui nuit à sa carrière future. Longtemps elle supporte patiemment tous les caprices de son amant, mais enfin, elle est au bout de ses forces. Au moment où il prend son parti de tout quitter pour elle, ne pouvant plus supporter l'idée d'être repoussée encore une fois, elle part pour se marier avec un de ses anciens amants(12).

Sappho est tellement au dessus de Nancy qu'une comparaison des deux est absurde et impossible. Dickens apercevait une petite lumière, bien faible, dans la nuit. Daudet regardait le soleil en plein jour.

Mrs. Gamp.

Au même rang que Nancy appartenait Mrs. Gamp. Comme Nancy elle est une véritable femme, mais tellement détestable, qu'on voudrait bien la placer parmi les "objets d'art" de Dickens. Malheureusement cela n'est pas possible, car on peut la voir aujourd'hui, dans les rues, dans les cabarets, et chez les femmes de la petite bourgeoisie.

NOTES(12) Sappho va plus loin que Manon Lescaut. Celle-ci pouvait bien aimer son chevalier mais elle ne pouvait pas être pauvre et mal-vêtue pour lui. Sappho était capable de supporter la misère même pour Gaussin, mais pas la peur continue d'être repoussée.

L'élément comique est bien marqué dans le cas de Dickens. Il a une foule de femmes qui ne sont guère que des marionnettes bizarres et comiques (17). Daudet en a un petit nombre - on peut citer "La Dame de Grand Merite" du "Petit Chose" qui ressemble curieusement à "The old Soldier" de David Copperfield.

NOTES (17) Mr. F's Aunt (Bleak House) Miss Moucher (David Copperfield) Miss Fox (Dombey & Son) Miss Cornelia Blimber (Dombey & Son), Miss Skiffins (Great Expectations)
 Ses femmes sont bien nombreuses chez Dickens. Quelque fois elles sont purement comiques comme Mr. F's Aunt, quelquefois elles ont des qualités assez aimables au fond, comme Miss Fox.

Le Style de Dickens et de Daudet.

Tendance

naturelle vers sensibilité exquise, donc leur style naturel est le style "impressioniste"; ils cherchent avant tout à exprimer les impressions "sentiments". Leur "esprit" ressemble à un instrument de musique bien délicat qui répond au toucher le plus léger du maître. Tantôt la mélodie est triste et navrante comme le cri d'une mère qui a perdu son nouveau-né, tantôt elle éclate de joie comme les chants des oiseaux au printemps. Quelquefois les doigts du maître frémissent de bonheur, quelquefois ils sont las et errent langoureusement à travers les cordes. Ceux qui écoutent la musique la reconnaissent. Les mélodies sont celles de leurs propres âmes - seulement eux n'ont pas su les jouer.

Technique & différente.

Mais si les instruments sont également délicats, s'ils réagissent et interprètent fidèlement toutes les impressions, chacun des deux maîtres a une technique différente. L'un appartient à l'école de Paganini, l'autre à l'école de Joachim. Chez l'un, l'inspiration surgit la mélodie se produit sur le champs; le fait qu'elle est correcte est dû à la tendance instinctive du maître vers la correction plutôt qu'à aucune théorie consciente. Chez l'autre l'inspiration surgit avec autant de fécondité mais le maître la restreint. Il veut que sa mélodie à lui soit le résultat non seulement de l'inspiration et d'un instrument sans faute, mais aussi de ses propres efforts. Son métier de maître exige qu'elle soit absolument parfaite - avec la perfection de l'art aussi bien qu'avec celle de la nature. Voilà la grande différence entre le style de Dickens et celui de Daudet - différence de technique.

A l'école.

A Nîmes, et plus tard, à Lyon, Daudet étudia le latin. Il préférait Tacite à Cicéron - trait assez caractéristique, car il admire toujours ce qui est simple et naturel et méprise profondément tout ce qui tient à la politique et à la rhétorique. Ses lectures lui ont donné le sens latin de la "gradation d'intérêt", et de la "proportion des parties". Dickens connaissait peu le latin. On ne trouve pas chez lui le même sens de la proportion.

Traditions littéraires.

Les français sont toujours plus soucieux du style que les anglais. Cela vient, bien entendu, de leur esprit plus logique. Le vague et le mystérieux, ni dans la langue ni dans l'intrigue, n'offrent aucun attrait au français (excepté comme curiosité ou mode e.g l'époque de l'influence de Byron)

L'Académie Française constate bien précisément quels mots devaient ou ne devaient pas être admis dans la langue littéraire - mais "l'Academie Anglaise" n'existe pas. Il est assez facile donc, d'indiquer l'héritage qu'a reçu Daudet au point de vue du vocabulaire et du style, chose bien plus difficile dans le cas de Dickens, (surtout pour le vocabulaire).

Daudet.

Comme moyen de réagir contre le style admirablement net et classique, mais en même temps dur et sec des écrivains du dix-huitième siècle, les romantiques ont commencé par employer la périphrase, mais grâce à l'influence de Victor Hugo qui ne l'emploie que rarement, l'emploi de la périphrase n'a pas duré. Victor Hugo a introduit dans la langue littéraire une foule de mots d'usage ordinaire. Le grand romantique était, à cet égard, réaliste. Balzac a poussé plus loin le procédé d'Hugo. On remarque chez Balzac le commencement de la recherche du mot "propre" - recherche très répandue parmi les naturalistes. Balzac, qui avait un vocabulaire prodigieux a enrichi la langue littéraire des termes barbares de la science et du commerce. Flaubert suait sang et eau pour trouver le mot "propre". Lui aussi, se sert, quand il en a besoin, des termes de la science, du commerce, du droit etc.

NOTES. (1) C'est Delille qui a proposé ce remède. Il ne parle pas des "pièces" de l'échiquier, mais d'un "bataillon d'ébène" et des "soldats d'ivoire". La périphrase peut être élégante, elle peut même renfermer une idée poétique (ce qui arrive assez souvent chez Lamartine) et même Vigny.

Stendhal et Nisard protestaient vigoureusement contre la périphrase, et, après eux, Victor Hugo. On peut citer encore une fois son vers fameux "je nommai le cochon par son nom, pourquoi pas?"

(a) Mais c'est chose faite d'en exagérer l'emploi, comme Chateaubriand, Lamartine, et même Vigny.

Il a eu une influence énorme sur Baudelaire, Zola, et Daudet - surtout sur les derniers romans de celui-ci.

L'héritage littéraire qu'a reçu ^{Daudet} se compose d'un vocabulaire extrêmement riche et où règne la propriété des termes.

Dickens

Dans le cas de Dickens la recherche des mots est bien moins marquée. Son choix est un ^{choix} spontané et instinctif. Il suit la tradition anglaise. Il ne se soucie pas consciemment d'écrire dans une langue littéraire. Elle existe, bien entendu, mais ses frontières sont vagues et indéfinies. Chaque écrivain y ajoute ce que bon lui semble. Defoe avait une vocabulaire extrêmement riche. On peut dire la même chose de Macaulay, de Richardson et de Fielding - les écrivains dont Dickens a subi le plus d'influence. Ce vocabulaire contient des mots d'usage ordinaire (Defoe) des mots de commerce (Defoe et Swift) des mots pittoresques (Carlyle) des mots savants (Macaulay).

Voilà l'héritage de Dickens telle il l'a reçu mais il faut se souvenir que les lectures de Dickens n'ont pas eu beaucoup d'influence sur ses œuvres.

Le vocabulaire littéraire qu'a hérité Daudet ressemble à un jardin rempli de toutes sortes de fleurs. Ces fleurs sont bien cultivées, bien arrangées, grâce à des jardiniers consciencieux. Pour en faire des bouquets Daudet exerce un soin scrupuleux à ne choisir que les fleurs dont les couleurs et les parfums font un ensemble artistique et harmonieux.

Dickens aussi a hérité un jardin même plus fécond que celui de Daudet. On y trouve aussi des fleurs de toutes sortes mais les jardiniers se sont occupés de rendre fertile le jardin plutôt que de produire des fleurs d'une espèce particulière.. Le jardin est beau mais d'une beauté plus pittoresque que plastique. Les bouquets que font Dickens ressemblent à son jardin, elles ont une beauté luxuriante, brillante, et par fois, prop éclatante.

Ce que Daudet et Dickens ont ajouté de nouveau à la langue littéraire.

Mais les jardiniers ne se contentent pas de couper les fleurs, et d'en faire des bouquets; il vont plus loin. Ils plantent dans le jardin de nouveaux échantillons - soit des fleurs transplantées d'un autre sol, soit des fleurs entièrement nouvelles produites par trans-pollinisation. Voilà ce qu'ont fait Dickens et Daudet. Suivant l'exemple de George Sand, Daudet n'a pas hésité à se servir de mots provinciaux - par exemple, "barbarottes" dans "Le Petit Chose", "mas" dans plusieurs de ses contes de Provence.⁽²⁾ Evidemment il était l'avis de Montaigne qui disait "Que le gascon y aille si le français n'y peut aller".

On ne trouve pas le même procédé chez Dickens parce que lui était un vrai "londonien" et ne connaissait de patois - outre l'argot "cockney" qui n'a pas assez de dignité pour enrichir la langue littéraire. Mais les personnages "cockney" qui se trouvent dans les romans de Dickens parlent ce langage.⁽³⁾

Quand aux nouveaux mots, Daudet, dans son désir d'exprimer les sentiments, en invente quand ils n'existent pas. Il dit "A-t-elle jamais rougi et pantelé comme le Malvina des jeunes-france romantiques?"⁽⁴⁾.

On peut comparer ce passage tiré de "Dombey & Son" "Bell handles, window blinds and looking-glasses being papered up in journals daily and weekly, obtruded fragmentary accounts of deaths, and dreadful murders".⁽⁵⁾

L'Impressionisme. Le besoin d'exprimer les sentiments a produit aussi certaines particularités de style qu'on remarque également chez Dickens et Daudet.

Ce sont, le culte des substantifs abstraits, l'usage fréquent du participe présent, le manque du verbe, et l'emploi du pluriel comme moyen de description. Le culte du substantif abstrait est plus frappant chez Daudet que chez Dickens, car l'anglais l'emploie plus fréquemment que le français.

Daudet dit de Sapho qu'elle comblait "le creusement de son chagrin et le gouffre de ses cris de tout ce qu'elle trouvait à portée, le pain, les choux, une aile de pintade, des pommes.⁽¹¹⁾

P. 20
NOTES. (2) En voici d'autres cités par M. de Jullerville dans son "Histoire de la Littérature Française" (Tome 8).

Dickens dit de que les invités de Mrs Merdle se trouvaient "drawn up on opposite sides of dinner tables in the shade of their own loftiness"(7).

Culte du participe présent chez Daudet.

Pour l'emploi du participe présent chez Daudet on peut citer.

Il ne respirait qu'aux champs, à la chasse, à la pêche, fatiguant son chagrin à d'ineptes besognes, ramassant ses escargots, se taillant des cannes superbes de myrte ou de roseau, et déjeunant tout seul dehors d'une brochette de bees-fins qu'il cuisait (Sappho). Il l'emploie comme adjectif dans les expressions suivantes: "larmoyantes faiblesses", visions fuyantes"(8)

Notes(2) Cont.) ferrade (_fête de la marque du taureau)

Lettres de Mon Moulin magnan (Lettres de Mon Moulin)
rafataille (=populace. Tarzarin)
tambourinaire. (Numa Roumestan)
vote (=fête. Numa Roumestan)

(3) absorbeur (Numa Roumestan)
acoquinement (Sappho)
s'activer (Numa Roumestan)
affectuosité (Numa Roumestan)
apoplectisé (Sappho)
arc-en-cielés (Numa Roumestan)
auréole (Jacq)

Ces mots et encore plus d'autres sont cités par M. de Guilleville.

(4) D'autres mots et expressions inventées par Dickens sont

Tarry (= couvert de goudron. Old Curiosity Shop.)

Vane-surmounted (Dombey & Son)

dosey (=qui fait qu'on veut faire un somme (dose)).

David Copperfield)

pimpled (- couvert de boutons, Little Dorrit)

*cabbage leaf and cabbage stalk dress (Our Mutual Friend)

On peut facilement multiplier les exemples.

(4)"a cove" (Dombey & Son)

Spanking (Dombey & Son)

la langue de Mrs Gamp.

Mangue
Menées du v
verbes chez
Daudet,

Emploi du
pluriel chez
Daudet

Il n'y a pas de verbe dans ce passage: "Belle oh belle. les bras, la gorge, les épaules, d'un ambre fin, solide, sans tache ni fêlure." (9) (Sappho)

Le pluriel, s'étendant plus loin que le singlier, peut mieux donner une impression générale.

Daudet l'emploie comme moyen de description plus rarement que Dickens, et dans des passages moins longs. Par exemple:-

"Je savais l'heure au chant des coqs, au mouvement d'une ferme voisine où sonnaient des claquements de sabots, la ferraille d'un seau pour l'eau des bêtes, des voix emrouées --- et des clamours, des bâailements, de lourds battements d'ailles" (11)
(Jack. Trente ans de Paris)

NOTES. (6) Combler le creusement de son chagrin de pain?
D'autres exemples très de "Sappho":-

"La délicatesse de l'amant s'effarouchait de certains contacts"

"Il faisait un froid boeux --- sur cette large avenue des champs Elysées où se hâtaient les voitures dans un roulement sourd et ouate"

"S'assurant bien au tressaillement du bâaiser qu'il était à elle."

(7) Mais "loftiness" ne peut pas jeter une ombre.
D'autres exemples très de "Dombey & Son":-

"He carried monotony with him through the rushing landscape"

"There were a hundred thousand shapes and substances of incompleteness --- hot springs --- and eruptions lent their contributions of confusion to the scene".

(8) Aussi:-

"meules ruisselantes"

"bouffisme commençante"

étoffante envie de pleurer"

(9) Oh! cette voix humble et brisée... encore une fois pas bien fort "Jean", puis une plainte soupirée, le froissement d'une lettre, et la caresse et l'adieu d'un bâaiser jeté. (Sappho)

Participe présent manque du verbe, et emploi du pluriel chez Dickens.

Ce passage typique du style descriptif de Dickens (10) montre toutes des trois caractéristiques, l'usage fréquent du participe présent (comme adjectif et comme participe) le manque de verbes, et l'emploi du pluriel:-

"Among the tiers of shipping, in and out, avoiding "(part. prés.) rusty chain cables... and bobbing(adj) "buoys, sinking (p.p.) for the most part floating "(adj.) broken baskets, scattering (p.p.) floating "(adj.) chips of wood and shaving, cleaving(p.p.) "floating (adj.) scum of coal, in and out..... "under the figure head of the "John" of Sunderland "making (p.p.) a speech to the winds, and "Betsy" "of Yarmouth, with firm formality of bosom and her "knobby eyes starting (p.p.) two inches out of her "head; in and out, hammers going (p.p.) in ship-builders yards, saws going (p.p.) at timber,

NOTES. (10) Le passage dans "Dombey & Son" qui décrit les sentiments de M. Dombey en voyageant dans le train après la mort de son fils, offre un exemple encore plus frappant du style de Dickens. Le passage est trop long pour être cité. Il se trouve Chapitre XX.

(11) Aussi:-

(a) Il se trouva dehors ... ébloui par la réverbération féérique de la lune sur ces blanches nappes, ces cascades figées où l'ombre des pies, des aiguilles, des séracés se découpaient d'un noir intense
(Trente Ans de Paris)

Dickens se plaît énormément à donner partout des descriptions d'une chambre, d'un endroit quelconque, tout au pluriel. Un théâtre se compose de "bare walls dusty scenes, mildewed clouds, heavily-daubed draperies, dirty floors". (Nicholas Nickleby)

La maison de R. Nickleby était pourvue de "softest and most elegant carpets, most exquisite pictures, costliest mirrors, articles of richest ornament quite dazzling from their beauty".

(b) M. Brunetière traite de l'emploi de l'imparfait et de la suppression de la conjonction "et" chez Daudet dans "Le Roman Naturaliste" pp. 84, 85, 86.

On y trouve aussi des remarques sur le manque de verbes et sur les images de Daudet.

"clashing (adj.) engines going (p.p.) at things unknown,
 "pumps going (p.p.) in leaky ships, capstans going (p.p.)
ships going (p.p.) out to sea, and unintelligible sea-
creatures roaring (p.p.) curses over the bulwarks at
 "respondent lighter-men; in and out, - out at last upon
 "the clearer river, where the ships' boys might take their
 "fenders in, no longer fishing (p.p.) in troubled waters
 "with them over the side, and where the festooned sails
 "might fling out to the wind". (Great Expectations)

Une autre particularité de Dickens se voit dans la même citation. Dickens saisit, avant tout, l'ensemble. Souvent, en décrivant minutieusement le phénomène observé il se sert pour chaque partie, d'un mot qui indique l'impression que donne l'ensemble. Cette impression à donner est, dans le cas cité, il a donc appliqué le mot "going" à six choses différentes - à "saws", à "engines" à "things unknown", à "pumps", à "ships" à "capstans" (12).

Personnalité des choses.

Daniel Elysette, en racontant l'histoire de sa vie dit:- "Lorsqu'a la ruine de mes parents il m'a fallu me séparer de ces choses, je les ai positivement regrettées comme des êtres." Pour Dickens, aussi bien que pour Daudet (13), les choses ont une personnalité.

NOTES. (12) cf. "The smallest of all possible kettles" avait a small song, et à small voice. (Oliver Twist).

(13) Il se peut que ce soit sous une influence littéraire que Daudet a pu prêter aux choses des attitudes humaines

Les romantiques aimaient bien personnifier la nature.

Victor Hugo parle de la nature "au front serré", et d'un mont qui

"Semble un géant couché qui regarde et qui rêve

"Sur son coude appuyé" (Pan)

Lamartine dans "Les Harmonies" considère la nature comme une confidente. Elle est un être vivant même quand elle dort.

Les chemins sont déserts, les chaumières sans voix

Nulle feuille ne tremble à la voûte des bois

Et la mer elle-même expirant sur sa rive

Roule à peine à la plage une larme plaintive...."

Seulement, dans les troncs des pins aux larges cimes dont les groupes épars croissent sur ces abîmes

Comme les etres humains elles ont une physionomie et des émotions. Les ormeaux de "Blunderstone Rookery" étaient des géants qui se chuchotaient des secrets" and after a few seconds of such repose fell into a violent flurry, tossing their wild arms about as if their late confidences were really too wicked for their peace of mind." Au retour à Nîmes "Le Petit Choses" fait une visite à sa chère fabrique. Il dit "Déjà les grands platanes, dont la tête empanachée regarde par-dessus les maisons, ont reconnu leur ancien ami qui vient vers eux à toutes jambes. De loin ils font signe et se penchent les uns vers les autres comme pour se dire "Voilà Daniel Elysette. Daniel Elysette est de retour".

NOTES.

L'haléine de la nuit qui se brise parfois
Répand de loin en loin d'harmonieuses voix
Comme pour attester, dans leur cime sonore
Que ce monde assoupi palpite et vit encore"

Mais c'est pour Maurice de Guérin surtout, que les plantes et les fleurs sont aussi réelles et vivantes que le poète lui-même. Il vit de leur vie et avec elles. Cet extrait est tiré de son journal:-

"J'ai visité nos primevères: chacune portait son "petit fardeau de neige et pliait la tête sous le "poids. Ces jolies fleurs, si richement colorées, "faisaient un effet charmant sous leurs chaperons "blancs. J'en ai vu des touffes entières "recouvertes d'un seul bloc de neige: toutes ces "fleurs riantes, ainsi voilées et se penchant les "unes sur les autres, semblaient un groupe de "jeunes filles surprises par une ondée et se "mettant à l'abri sous un tablier blanc."

(14) Voilà la grande différence entre le réalisme de Dickens et celui des autres romanciers, comme Balzac, (et, dans ses derniers romans, Daudet).

La métaphore des arbres qui s'inclinent, comme des personnes, pour chuchoter, est la même chez les deux romanciers.

Plus tard, Daudet, devenant de plus en plus réaliste, et ayant moins d'humour que Dickens, abandonne cette méthode. Dickens cependant y reste toujours fidèle. Ses maisons ont toujours une physionomie, soit triste, soit riante. Ses membres sont de véritables êtres humains qui sont quelquefois doux et tendres, quelquefois farouches et méchants. Même les plus petits articles d'usage domestique ont leurs opinions et leur sentiments à eux. Un certain réchaud "minaudé toujours et gêne tout le monde en étalant ses quatre jambes minces", et les verbes latins et grecs ont bien un cœur mais c'est "un cœur de pierre" (14).

(Pour l'acronnement, voyez la page qui précède)

NOTES. (14). Sous les deux donnent de longues descriptions d'une chambre, par exemple. Balzac décrit soigneusement chaque article, mais d'une façon purement impersonnelle. Dickens donne à ses "choses" une personnalité, soit sa propre personnalité soit la personnalité de ceux à qui les "choses" appartiennent.

Les Circonstances.

INfluence de

Madame Daudet. Il est vrai que la tradition littéraire et de
fortes études en latin ont donné au style de Daudet un
"classicisme" qu'on cherche en vain dans le style de
Dickens, mais il y a encore un élément qui a contribué à
pousser plus loin ce culte de la forme. C'est l'influence
de sa femme. Madame Daudet collaborait assez souvent
avec son mari, et corrigeait presque toujours son
manuscrit.

M.Jules Lemaître est d'avis que sans sa femme.
Daudet n'avait jamais pu produire ses plus grands romans.
C'est elle qui lui donna le goût du travail acharné -
qu'il n'avait certainement pas avant son mariage - elle
l'encourageait par sa sympathie, et l'a aidait de son
talent littéraire à elle.

Madame Daudet se soucie peu du fond d'une œuvre.
Tout ce qui importe pour elle c'est la forme. Pourvu
que la coupe soit belle et gracieuse, peu importe si
elle contient une boisson empoisonnée.

Daudet avait lui-même trop de santé morale, pour
que cette théorie lui fasse sérieusement. Elle n'eut
que l'effet de le rendre même plus soucieux de son style.

On peut bien opposer cette idée de Madame Daudet à
l'idée de Dickens sur le même sujet. M.Foister dit:-

"What I had most indeed to notice in him at the
"very outset of his career was his indifference to
"any praise of his performances on their mere
"literary merit compared with the higher recog-
"-nition of them as bits of realities rather than
"creatures of fancy".

Pour Madame Daudet c'est la forme qui l'emporte, pour
Dickens c'est le fond, pour Daudet c'est tous les deux.
C'est pourquoi celui-ci est un styliste et, au point
de vue de l'art seulement, un romancier incomparablement
supérieur à Dickens.

Il y a encore un fait qui sert à expliquer la
différence de style entre des écrivains si pareillement
dotés. Dickens se trouvait assez souvent gêné d'argent.
Il avait plusieurs enfants, et ne refusait jamais de
venir en aide, soit à sa propre famille, soit aux pauvres
écrivains. Ses dépenses étaient énormes, et il était
obligé d'écrire rapidement pour satisfaire à ses
éditeurs qui, souvent, le payaient d'avance. On dit
qu'il écrivait quarante pages dans une soirée, et les

envoyait à l'imprimeur. C'est à dire que son oeuvre manque d'unité & longuement mûrie et ordonnée. On y trouve un grand nombre de digressions. Quelquefois Dickens change de plan au milieu, et introduit dans son livre une foule d'incidents et de personnages qui n'y avait aucune place au commencement. "Little Dorrit", "Martin Chuzzlewit", "Bleak House" sont pleins de digressions.

de sa littérature un gagne-pain. Il a produit

Daudet n'a jamais été obligé de faire, au moins deux romans - "L'Evangéliste" et "Sapho" dont l'unité d'action est tout ce qu'il y a de plus sévère et de plus classique.

Il écrivait chaque roman trois fois - tout d'abord dans un cahier dont les pages gauches restaient blanches puis il le corrigeait sur les pages gauches avec l'aide de sa femme, et enfin il réécrivait le roman tout entier.

aujourd'hui

Unité d'action du Et "Le Petit Chose" et "David Copperfield" sont "Petit Chose" des romans autobiographiques. Dans un tel roman on attend, naturellement moins d'unité d'action que dans un roman à thèse. Mais "Le Petit Chose" a bien une certaine unité que n'a pas "David Copperfield". Le roman de Daudet ne contient pas, comme celui de Dickens des événements dont le "héros" n'est que le spectateur. Dans "David Copperfield", la famille Pegotty, surtout Mr. Pegotty, Mr. Micawber, Miss Mowcher, Thomas Traddles Mrs. Strong, Rosa Dartle, Barkis, ne sont que des études à part, et n'ont, avec l'histoire propre de "David Copperfield" que des liens de hasard.

Il n'en est pas ainsi dans "Le Petit Chose". Lui joue toujours le rôle principal. Jacques, bon travailleur, d'une intelligence médiocre, mais d'une bonté capable de tout sacrifice, met en vedette le Petit Chose, bien sensible, d'une intelligence brillante, mais au même temps faible et égoïste. Sans M. Viot, le Petit Chose n'aurait jamais voulu se tuer, sans l'Abbé Germaine il serait mort de désespoir, sans ^{Irma} Borel il n'aurait jamais su combien, sa nature faible était capable de s'avilir, sans les Yeux Noirs elle n'aurait pu se relever.

"David Copperfield" est bien "Les aventures de David Copperfield", mais "Le Petit Chose" est une "Etude de la Faiblesse chez un jeune homme d'intelligence et d'âme fine.

Ces remarques sur le style des deux écrivains se

résument en peu de mots. Ils ont, tous les deux, une tendance naturelle à l'impressionisme. La différence de tradition littéraire, de milieu et de méthode de travail(14) a fait que Daudet est le meilleur styliste. Cependant le penchant instinctif de Dickens vers une expression stylistique des choses a fait qu'il a écrit des passages isolés, qui valent autant que les meilleurs passages de Daudet.

NOTES. (15) Il est intéressant de remarquer que Dickens et Daudet notaient leurs observations dans des carnets dont ils se servaient pour rédiger leurs romans. Daudet se servait toujours et presque uniquement de ses carnets pour la matière de ses romans et pour les discours de ses personnages. Dickens lâchait, plus souvent, la bride à son imagination.
(V. plus bas-Réalisme et Romantisme)

Réalisme et Romantisme.

Pour être un bon romancier réaliste il suffit de pouvoir décrire avec fidélité les objets et les personnes. Melle est l'excellence de M. Flaubert. Il s'occupe avant tout de l'extérieur des choses. Et cela ne veut pas dire qu'il soit superficiel, car l'extérieur donne souvent la clef de l'intérieur. Le romancier décrit minutieusement l'extérieur. C'est au lecteur d'en deviner la signification.

Tout cela est bien; mais il y a un grand danger. On est tellement occupé de peindre une tache de café sur la nappe qu'on oublie la lumière du soleil qui remplit la chambre. On représente fidèlement les faiblesses et les péchés des êtres humains, et l'on oublie qu'ils peuvent avoir des vertus. Et cependant le soleil vaut mieux que la tache, et une seule vertu, que mille vices.

Ni l'un ni l'autre. Et Dickens et Daudet étaient trop grands pour être entièrement réalistes, ou entièrement romantiques. Et Dickens et Daudet étaient trop grands pour être entièrement romantiques comme Hugo, ou absolument réalistes comme Flaubert et Zola. Leur grande ^{sensibilité} ne leur permettait pas d'ignorer la tache - mais ils voyaient d'abord le soleil.

Cependant Dickens regardait parfois trop le soleil, et Daudet regardait parfois trop la tache. L'un est un peu ébloui par la lumière brillante, l'autre s'approche trop près de la tache pour la mieux regarder de son oeil de myope.

Dickens incline vers le romantisme, Daudet incline vers le réalisme.

Les héros des romantiques chez Dickens.

Dickens s'écarte de la tradition romantique dans presque tous ses romans. Le "héros" de "Pickwick" est un homme d'âge moyen, celui de "Oliver Twist" est un petit garçon, celui de "Barnaby Rudge" est un fou, ~~chez~~ celui de "A Tale of Two Cities" est un ivrogne. Mais le jeune "héros" de l'école romantique en Angleterre, celui qui est bon et vertueux, qui paraît toujours au moment psychologique pour secourir une jeune fille en détresse, qui passe par mille aventures, qui ne recule devant aucun péril, qui remporte toujours la victoire, et qui, enfin, épouse sa bien-aimée pour vivre éternellement heureux avec elle, cet aimable jeune homme, ne se voit-il pas

dans Nicholas Nickleby et dans Walter Gay? (1) Ce sont des jeunes gens excellents, mais comme Agnes Wickfield, ils sont incapables de faire un faux pas - donc ils n'inspirent pas que l'indifférence dans le cœur de tout le monde - excepté dans celui de leurs amoureuses.

Mais si ces jeunes gens n'appellent point de la sympathie, les véritables "héros" de Dickens, héros ^{qui ont des antiques} réalistes, mais "Dickensiens", comme Pickwick, comme Sam Weller, comme Captain Cuttle, sont, des géants d'humanité non seulement dès reçoivent l'admiration et la sympathie, ils donnent plus qu'ils ne reçoivent. Ils sont grands d'une grandeur généreuse, et bienfaisante, d'une grandeur tout autre que la grandeur solitaire d'un "Moïse" que la grandeur hautaine d'un Childe Harold. C'est par eux que vivra Dickens.

Dans le cas de Daudet, Védrine est le seul qui ait quelque ressemblance avec le héros du type Nicholas Nickleby, ^{Mais il est impossible d'être plus réel que ne l'est Nickleby} on peut bien être plus solide. Védrine est un grand Nicholas sculpté en granit - la sculpture est un peu massive mais pas au point de faire peur. Il a la figure riante, il se tient bien comme il faut. Il est entouré d'êtres humains qui ne sont pas grands (Fage) et qui ne se tiennent pas du tout comme il faut (Paul Astier) donc il arrive qu'à lui, "conventionnel" parmi une foule de gens dégradés et peu "conventionnels" à l'air d'un grand révolté.

Il montre au doigt "l'académie française" hypocrite, et nulle, entrain d'étouffer le véritable génie chez des poètes jeunes et innocents. Son geste éloquent crie "Arrête-toi" de la même façon que Nicholas s'cria "Arrête-toi" au maître tyrannique et hypocrite en train d'écraser brutalement la jeunesse et la fraîcheur de ses élèves.

Les autres "héros" de Daudet - excepté Tartarin qui est "Daudet-esque" - appartiennent à l'école réaliste. C'est à dire qu'ils ne sont pas des héros du tout. Ce sont des hommes - comme Jacques, comme Elysée Meraut, comme Risler.

NOTES. (1) Aussi dans Harry Maylie, (Oliver Twist) Charles Darnay (Tale of Two Cities), John Westwood (Martin Chuzzlewit) Edward Chester (Barnaby Rudge).

Le "coquin"
des
romantiques.

Le "coquin" romantiques se trouve chez Dickens aussi bien que le héros. Le meilleur exemple est, peut-être, M.Rigaud dans "Bleak House". Il a commis un meurtre au commencement. Pourquoi? On ne se le rappelle plus. Peu importe. Ce qui importe c'est que son nez s'abaisse, et que ses moustaches remontent chaque fois que sa voix sinistre se fait entendre. Il ne cherche pas à faire des choses méchantes, Il a commis un crime, parce que son honneur de coquin le demande, mais sa grande préoccupation c'est d'inspirer de la terreur tous ceux qui l'entourent. Pourvu qu'il y arrive, il est content. Il ne se donne plus la peine de voler ou de tuer. Mais les grands "coquins" de Dickens ne sont ni romantiques ni réalistes. Comme ses "héros", ils sont "Dickensiens". M.Pecksniff et Uriah Heep sont aussi "grands", quoique moins agréables que M.Pickwick et Sam Weller.

Daudet. Daudet n'offre pas un seul spécimen de "coquin" romantiques. Delobelle et D'Argenton sont "Daudetiques" - donc vraiment grands. Charlexis, Paul Astier sont des hommes qui appartiennent à un certain pays, à une certaine époque. Daudet étudie assez profondément leur psychologie. Ce sont de véritables êtres. Ils vivent mais ils mourront.

Les gens médiocres meurent, mais les grands génies comme Jules César, comme Napoléon, ne meurent point. Les réalistes se contentent de décrire les gens médiocres, et Daudet, quoiqu'il ait pu créer Tartarin et Delobelle, a subi l'influence écrasante de l'école réalistes. Il s'occupa donc de décrire la médiocrité.

Dickens est plus heureux. L'influence du romantisme sur lui a fait qu'il a produit un certain nombre de personnages de melodrame mais cela ne l'a pas empêché de créer un grand nombre d'immortels. Si Daudet l'importe au point de vue du style, Dickens l'importe certainement au point de vue des personnages.

Le Dénouement

La tradition romantique exige que justice soit faite sur terre, que les vertueux reçoivent la récompense de leur vertu, que les pécheurs reçoivent la punition de leurs péchés. Cette tradition semblait bonne aux yeux de Dickens: aussi l'a-t-il suivie. Il est vrai que les personnages de Dickens meurent, et

même ceux qu'on aime, mais c'est une mort Heureuse(2a) comme celle de Paul Dombey ou de Little Nell (2b). Ils ne sont pas faits pour vivre longtemps sur la terre. Ils sont prêts à s'envoler vers les cieux. Ils s'envolent.

On a reproché à Dickens d'être trop optimiste, d'avoir trop le souci du "confort". M.Chesterton ne lui pardonne pas d'avoir fait de Micawber - ce grand fainéant et philosophe, qui aurait dû rester fainéant et philosophe jusqu'à la fin, - un commerçant respectable et florissant en Australie. Et M.Chesterton a raison. Dickens se laisse emporter par son désir de jouer le rôle d'une providence toujours aimable et souriante.

Certainement cela vaut mieux que le défaut contrair celui de donner à ses histoires un dénouement triste quand le caractère des personnages et la suite des événements ni l'exigent pas. Voilà le reproche qu'a fait M.Jules Lemaitre à Daudet. Il dit qu'un brave homme comme Astier-Réhu, ayant été capable d'un si grand sacrifice, ne se serait jamais pendu parce qu'il ne pouvait pas supporter les accents criards et aigus de sa femme.

NOTES.(2a) Le 22 Decembre 1840, Dickens écrit à M. G. Cattermole (l'illustrateur de "The Old Curiosity Shop") a propos de la mort de "Little Nell",

"I think it will be quieter and more peaceful if
"she is above alone. I want it (l'illustration)
"to express the most beautiful repose and
"tranquility, and to have something of a happy
"look, if death can."

(2b) La vie de Dora Copperfield est une jolie chanson. La chanson est finie et puis vient le silence. Le silence est triste mais non pas insupportable. On l'attendait. Mais la mort de Jacques dans "Le Petit Chose" est comme la cessation soudaine et brusque d'une chanson infiniment belle qui ne finira jamais ici-bas. Le pauvre Jacques n'a connu que la tristesse, que le sacrifice. La vie semble lui offrir quelque chose d'autre et puis, tout-a-coup "La corde d'argent se rompt le vase d'or se casse, la cruche se brise sur la fontaine."

Mais c'est la dernière goutte qui fait déborder la coupe et la coupe d'Astier-Réhu était déjà bien pleine. De plus, cette goutte n'était pas une goutte qui y tomba par hasard. Elle était inévitable. La même chose est vraie de Risler. Il ne pouvait guère se ~~relever~~ se relever de la trahison de sa femme, mais que son frère, lui aussi, aurait voulu le tromper, et avec sa femme! C'en était trop. Il ne restait que la mort. Elle ne vint pas à lui, donc il alla à elle.

On peut dire, qu'en général, le dénouement des romans de Daudet est triste (4). Cependant on ne peut pas lui reprocher avec justice d'avoir fait exprès de dénouements navrants, - ce n'est jamais le simple hasard qui amène la tragedie. Seulement, grâce à l'influence des réalistes il a choisi des sujets chargés de plus de tristesse que de bonheur.

Dickens raconte l'histoire de Gendrillon, Daudet racompte la même histoire sans la fée marraine.

La Psychologie. M. Brunetière dit que "Madame Bovary" n'est qu'une étude pathologique, et c'est bien vrai. L'auteur explique soigneusement l'extraction et l'éducation des deux personnages principales. Il montre comment ces choses ont fait que la femme est sentimentale et faible, et que l'homme est un peu grossier et très médiocre. Flaubert, comme Zola, a le goût des détails physiologiques. Ce goût se voit dans la description minutieuse de la maladie du pauvre boiteux sacrifié à l'ambition d'Emma, et dans le récit détaillé de l'effet de l'arsenic sur le corps de celle-ci.

NOTES. (3) M. Chesterton est d'avis que ce désir obsédant d'arranger trop amicalement les choses a gâté l'histoire de Dora Copperfield. Qu'elle meure, c'est bien bien, mais qu'elle meure aimant David, et en même temps lui conseillant de prendre une autre femme à sa place, cela est trop bête!

(4) Excepté celui de "La Petite Paroisse" - et même ici le changement ^{miraculeux de Mme Félicité} tout-à-fait dans le genre de Dickens - est, peut-être, un peu invraisemblable.

Daudet a été atteint de cette préoccupation physiologique. Il parle souvent de l'influence de l'hérédité et du milieu sur le caractère. Charlexis dans "La Petite Paroisse" écrit "Pourquoi suis-je ainsi? D'où me vient cette expérience précoce, ce dégoût de tout, et ces rides que je sens jusqu'au bout des doigts?"(5) Serait-ce commun à ma génération, à ceux qu'on a nommés les "petits de la conquête", parce qu'ils sont nés comme moi, l'année de la guerre et de l'invasion, ou seulement personnel à ma famille au vieux sol épuisé par trop de moissons heureuses, et qui réclame à présent, une longue jachère?"

Il cherche à expliquer sa psychologie par des raisons physiologiques. (6)

^{Flaub.} Il est intéressant de remarquer, cependant, que Flaubert s'occupe beaucoup plus du côté physiologique que Daudet. Cela est naturel. Flaubert, médecin, et fils de médecin, s'intéresse avant tout à la physiologie. Pour lui le caractère en est le résultat. Daudet s'intéresse avant tout au caractère - il ne se sert de la physiologie que comme moyen de l'expliquer.

On soupçonne que sans l'influence des réalistes Daudet se serait contenté de noter les faits physiologiques de ses personnages, sans vouloir les expliquer. C'est ce que fait Dickens. Celui-ci ne pose jamais exprès de questions physiologiques. On ne peut pas de figurer un Martin Chuzzlewit, par exemple qui se demande "Pourquoi suis-je ainsi?" Mais les renseignements que donne Dickens sur Martin Chuzzlewit nous font sentir (mais non pas comprendre) qu'il ne pouvait être autrement qu'il l'est. Le procédé de Dickens est plus instinctif que celui de Daudet et l'amène peut-être plus près de la vérité, car personne jusqu'ici n'a expliqué l'éénigne de la vie et il ne faut pas pousser trop loin une théorie qui ne renferme qu'une partie de la vérité.

NOTES. (5) M. Flaubert n'aurait jamais parlé de "Sentir des rides jusqu'au bout des doigts." Malgré le fond réaliste, la femme est véritablement de Daudet.

Daudet a été atteint de cette préoccupation physiologique. Il parle souvent de l'influence de l'hérédité et du milieu sur le caractère. Charlexis dans "La Petite Paroisse" écrit "Pourquoi suis-je ainsi? D'où me vient cette expérience précoce, ce dégoût de tout, et ces rides que je sens jusqu'au bout des doigts?"⁽⁵⁾ Serait-ce commun à ma génération, à ceux qu'on a nommés les "petits de la conquête", parce qu'ils sont nés comme moi, l'année de la guerre et de l'invasion, ou seulement personnellement à ma famille au vieux sol éprouvé par trop de moissons heureuses, et qui réclame à présent, une longue jachère?"

Il cherche à expliquer sa psychologie par des raisons physiologiques. (6)

^{Flaubert} Il est intéressant de remarquer, cependant, que Flaubert s'occupe beaucoup plus du côté physiologique que Daudet. Cela est naturel. Flaubert, médecin, et fils de médecin, s'intéresse avant tout à la physiologie. Pour lui le caractère en est le résultat. Daudet s'intéresse avant tout au caractère - il ne se sert de la physiologie que comme moyen de l'expliquer.

On soupçonne que sans l'influence des réalistes Daudet se serait contenté de noter les faits physiologiques ^{de} ses personnages, sans vouloir les expliquer. C'est ce que fait Dickens. Celui-ci ne pose jamais exprès de questions physiologiques. On ne peut pas de figurer un Martin Chuzzlewit, par exemple qui se demande "Pourquoi suis-je ainsi?" Mais les renseignements que donne Dickens sur Martin Chuzzlewit nous font sentir (mais non pas comprendre) qu'il ne pouvait être autrement qu'il h'est. Le procédé de Dickens est plus instinctif que celui de Daudet et l'amène peut-être plus près de la vérité, car personne jusqu'ici n'a expliqué l'éénigme de la vie et il ne faut pas pousser trop loin une théorie qui ne renferme qu'une partie de la vérité.

NOTES. (5) M. Flaubert n'aurait jamais parlé de "Sentir des rides jusqu'au bout des doigts." Malgré le fond réaliste, la femme est véritablement de Daudet.

(6) Daudet aime bien étudier le caractère méridional, il l'explique par l'influence du climat, du milieu.

Tartarin, Numa Roumestan, sont des études de l'homme

La Fantaisie.

Le grand défaut des romanciers réalistes est de négliger entièrement, l'imagination - excepté l'imagination scientifique qui n'est qu'un lilliputien à côté de Gulliver. Ils oublient que c'est un véritable fait que l'imagination joue un grand rôle dans la vie de l'homme. Les nations auront toujours leurs contes de fées. Les fées ne sont pas mortes, pas plus que les arbres en hiver. Les naturalistes veulent que l'hiver dure toujours, mais Daudet porte en lui les germes du printemps. Ses contes sont pleines d'une imagination fantastique et féerique qui se rencontre aussi dans ses romans. Dans "Le Petit Chose", qui sent le moins l'influence réaliste, il y'a la belle histoire du papillon bleu. Dans "Froment Jeune et Risler Ainé" se trouve la fantaisie du petit homme bleu qui annonce d'avance l'échéance. Même dans "La Petite Paroisse", son dernier roman, l'idée de l'église de Napoléon Mérimet qui assure le bonheur aux jeunes mariés est une idée aussi fantastique que celle de la poudre magique des Mille et une Nuits, de la peau de chagrin de Balzac, ou du cri-cri sur le foyer de Dickens.

La fantaisie de Dickens se voit le mieux dans ses contes de Noël.

Cet esprit fantastique n'est ni réaliste, ni romantique, et il offre encore un exemple de la ressemblance foncière des deux romanciers - ressemblance qui est toujours plus frappante lorsqu'il s'agit des traits particuliers, non pas des traits qui sont caractéristiques d'une école, ou d'une tradition quelconque.*

L'HUMOUR.

La tyrannie est une grande vessie, remplie de vent qui jette une ombre formidable, ombre qui fait que beaucoup de gens vivent dans les ténèbres qui devraient vivre dans le soleil. Mais une piqûre d'épingles peut crever la vessie et en dissiper l'ombre. Dickens et Daudet voyaient combien elle était ridicule, cette vessie gonflée et prétentieuse, et ils y ont appliqué l'épinille de leur satire. Ils détruisaient

Le Satire de Dickens et de Daudet.

NOTES(6) du midi - études psychologiques et aussi, mais à un moindre degré, physiologiques.

* Commencement d'un nouveau chapitre

en se moquant. On ne peut se figurer rien de plus bête, de plus amusant que la façon d'administrer la justice qu'avait M. Fang, le magistrat dans "Oliver Twist"(1). Mais cette bêtise ridicule produisait de grands maux; les pauvres étaient mis en prison, condamnés à la mort même, pour un rien. La bêtise fait rire, mais l'injustice fait naître une grande colère.

Il n'y a rien de plus absurde que M. Delobelle ce grand acteur/fainéant qui n'avait pas le droit de renoncer au malin, mais qui renonçait bien à ses devoirs de père de famille, qui permettait sa femme et sa fille - deux êtres fragiles - de ruiner leur santé pour obtenir de quoi vivre - et maintenir sa "tenue"! On se moque de Delobelle mais on s'indigne contre lui.

Dans n'importe quel roman de Dickens ou de Daudet se trouve une satire d'un mal quelconque - souvent de plusieurs maux(2) Mais il y a une différence. L'épinglé de Daudet est plus aiguë que celle de Dickens. D'Argenton produit un sourire fin et amer, M. Pecksniff fait éclater de rire.

Certains sujets ne sont pas propres à la satire.

NOTES(1) En voici un exemple:-

"There was nothing inside but a miserable shoeless criminal who had been taken up for playing the flute, and who, the offence against society having been clearly proved, had been very properly committed by Mr. Fang to the House of Correction for one month, with the appropriate and amusing remark that, since he had so much breath to spare, it would be much more wholesomely expended on the treadmill than in a musical instrument."

(2) Dans "Little Dorrit" Dickens se moque de:-

- (a) L'esprit britannique, étroit et conservateur, qui ne veut pas reconnaître le génie nouveau et qui empêche donc les inventions (Le cas de l'invention Doyce).
- (b) L'hypocrisie avare vêtue de bienfaisance (Mr. Casby)
- (c) La nullité et la tyrannie de la bureaucratie.*
- (d) Les floueurs riches (Mr. Merdle.)
- (e) La faiblesse prégentieuse (Mr. Dorrit)
- (f) Les médecins ridicules (Dr. Haggage)
- (g) La "haute société" (Mrs. General).

* (c) devrait être remplacé par (a), et (a) devrait être remplacé par (c).

On doit être bien sur, avant de la piquer, que la vessie ne contient que du vent. Si elle contient un liquide précieux, celui-ci sera versé et il y aura perte plutôt que profit. On a reproché à Dickens de poudser trop loin sa satire de l'Amérique dans "Martin Chuzzlewit". Lui-même répond à cette accusation. Il dit qu'il ne s'est moqué que d'un certain aspect du tempérament américain, de l'aspect que verraien^t d'abord de jeunes voyageurs tels que Martin Chuzzlewit et Mark Tapley(3). La réponse est juste. Dickens n'attaqua qu'une vessie vide. Il avait le droit de la piquer. Avec "L'Immortel" de Daudet c'est tout autre chose. M. Lemaitre fait observer(4) que l'académie a une valeur réelle, que ses défauts ne sont pour la plupart que ceux qui sont inhérents à toute institution humaine, et qu'elle ne mérite pas les reproches amers d'Alphonse Daudet.

NOTES. (2) Dans Le Nabab, Daudet se moque de:-

- (a) La rancune féminine (Mrs Hemerlingue)
- (b) La rancune parisienne qui en veut au Nabab d'être trop riches.
- (c) Le médecin Jenkins qui n'est qu'un charlatan avec ses "perles" (L'"Oeuvre de Bethlehem" est une satire de la nullité criminelle).
- (d) Les malades de Jenkins avec leur vie ridicule
- (e) Ceux qui exploitaient le Nabab
- (f) La fausse charité (La petite société de St. Vincent de Paul).

(3) "The American portion of this story is in no other respect a caricature than it is an exhibition for the most part (Mr. Bevan excepted) of a ludicrous side only of the American character, of that side which was four and twenty years ago, from its nature, the most obtrusive, the most likely to be seen by such travellers as Young Martin and Mark Tapley. As I had never in writing fiction had any disposition to soften what is ridiculous or wrong at home, so I then hoped that the good-humoured people of the United States would not be generally disposed to quarrel with me for carrying the same usage abroad." (Preface to "Martin Chuzzlewit")

(4) Les Contemporains 8^e-série. Alphonse Daudet "L'Immortel", 1^{er} et 2^{ème} articles.

Dickens se laisse^r entraîner par le désir d'avoir un dénouement heureux, Daudet se laissait entraîner par sa détestation de l'Académie. Il regarda le côté malsain de la pomme, et, au lieu de le trancher, il rejeta le tout, croyant le tout pourri.

Avec la seule exception de l'Académie, Daudet, comme Dickens, dirige sa satire sur des objets qui la méritent.

Dickens emploie l'ironie plus souvent que Daudet. Le juif dans "Oliver Twist" est toujours un "vieux aimable", ses compagnons forment une /"coterie respectable", un des plus hideux des voleurs a une "physionomie" intelligente", et ainsi de suite. En parlant d'eux Dickens emploie toujours un langage sarcastique.

Daudet l'emploie moins souvent - presque pas du tout dans "Sapho". Dans "Le Petit Chose", cependant, le roman où se sent le moins l'influence réaliste, une ironie légère se trouve partout. Voici une description du monde réuni chez Pierrotte pour écouter le poème du "Petit Chose": "Comme on leur avait dit qu'ils étaient là pour juger un ouvrage de poésie, tous ces braves gens avaient cru devoir prendre des physionomies de circonstance, froides, éteintes, sans sourires. Ils parlaient entre eux, à voix basse, et gravement, en remuant la tête comme des magistrats." Après la lecture du "poème" un singulier vieillard git, en grignotant son sucre d'un air féroce "je suis bien content q qu'on ait tué ce papillon, je ne les aime pas, moi, les papillons". On observe le même ton, légèrement ironique, dans les moindres descriptions. Un certain poète hindou, le grand Bagavat, a l'air d'être fort épris d'une belle femme, et il "lui fait de beaux poèmes où il la compare tour à tour à un condor, un lotus, ou un bouffle". "Le Petit Chose" est plein de cet esprit gai, un peu malicieux mais jamais amer comme dans "L'Immortel

Humour Pathétique.

"Notre cœur est une lyre où il manque des cordes et où nous sommes forcés de rendre les accents de la joie sur les tons consacrés aux soupis", dit Chateaubriand. La vie est au fond plus triste que gaie - et le fond des livres des grands écrivains - même des écrivains comiques comme Molière - est certainement triste. Mais quand on est triste, pleurer, est facile, et cela n'aide pas nos semblables. Leur cœur à eux est plein de larmes, ils cherchent du soulagement. Ils ne peuvent /

pas le trouver chez celui qui ignore ce que c'est que la tristesse - chez un petit diable dans la boîte qui fait rire par sa grimace comique. Celui-ci ignore même la cause de sa grimace. Elle ne vient pas de son cœur, car il n'en a pas. Un écrivain comique superficiel ressemble au petit diable. Il n'a rien que la grimace. Mais Dickens et Daudet offrent beaucoup plus - même dans leur humour. Ils ont, tous les deux, passé par les expériences amères de la vie, et ils en connaissent bien les difficultés, mais au lieu de fondre en larmes, ils ont opposé aux rudesses du sort un sourire courageux. Il est possible que ce sourire fût un peu amer, mais bien peu, surtout chez Dickens, car ils ne perdaient pas jamais l'espérance. On sent, en lisant leurs romans qu'ils savaient bien, que, même si les maux se sont échappés de la boîte de Pandore, l'espérance s'en est échappée aussi.

Comme exemple du "rire courageux" de Dickens on peut reproduire un passage déjà cité par M. Lestrange dans son "History of English Humour" Vol: II. C'est un "Jack d'articles" qui parle. Il cherche ses marchandises pendant que sa petite fille est en train de mourir "Now

"Now you country boobies, says I, feeling as if
 "my heart was a heavy weight at the end of a broken
 "sash-line (il y a bien de l'esprit dans cette image)
 "I give you notice that I am going to charm the
 "money out of your pockets, and to give you so
 "much more than your money's worth that you'll only
 "persuade yourself to draw your Saturday nights'
 "wages ever again afterwards, by the hopes of
 "meeting me to lay 'em out with, which you never
 "will; and why not? Because I've made my fortune
 "by selling my goods on a large scale for seventy-
 "five per cent less than I gave for them, and I
 "am consequently to be elevated to the House of
 "Peers next week by the title of the Duke of Cheap,
 "and Marquis Jack-a-looral".

Le frère de Petit Chose va mourir. Voici ce que dit le Petit Chose:-

"Sa voix était si faible qu'il avait l'air de me parler de loin.... il devait être bien loin en effet, depuis tantôt douze heures que l'horrible phénixie galopante l'avait jeté sur son dos maigre et l'emportait vers la mort au triple galop."

Plus tard le Petit Chose croit que lui aussi va

mourir. Il s'écrie :-

"Que la grande sauterelle prépare sa baguette
d'ebène et son sourire désolé. Le Petit Chose
"est malade. Le Petit Chose va mourir."

Il y a peut-être plus d'amertume dans l'esprit du Petit Chose que dans celui du Jack d'articles, mais ils offrent tous les deux un sourire au regard menaçant de la fortune.

Le simple humour.

Mais l'"humour" proprement dit sans le sarcasme est une qualité bien peu française. Le mot même, humour, est emprunté à l'anglais. On ne le trouve guère chez Daudet. On le trouve dans son plein épanouissement chez Dickens.

L'humour de Dickens est un grand fleuve qui arrose tout le terrain de ses livres ; fleuve très grand, avec mille affluents, mais qui ne déborde jamais. Ceux qui ont appliquée ne sont que des "ultra-raffinés" - des plantes de serre chaude qui ne peuvent pas supporter le souffle sain et vivifiant des vents.

L'humour de Dickens est inépuisable. On ne peut guère lire une seule page de n'importe quel roman de Dickens - excepté "A Tale of Two Cities" - sans y trouver de l'humour et de l'esprit. Dans "Oliver Twist" un mot même, le mot "boy" suggère cette tirade amusante à M. Grimwig, lui-même un personnage comique : -

"There are two kinds of boys. ... I know a friend who has a beef-faced boy - a fine boy they call "him, with a round head, red cheeks and glaring eyes, a horrid boy; with a body and limbs that appear to be swelling out of the seams of his blue clothes, with the voice of a pilot, and the appetite of a wolf. I know him. The wretch."

Ses lettres aussi en sont pleines. Cette lettre écrite de Broadstairs le 2 Juin 1840 à son ami Maclise montre combien est fécond son humour; la moindre occasion lui donne carrière.

My Dear Maclise,

My foot is in the house,
My bath is in the sea
And before I take a souse,
Here's a single note to thee,

It merely says that the sea is in a state of extraordinary sublimity, that this place is, as the Guide Book most readily observes "unparalleled for the salubrity of the refreshing breezes which

are wafted on the ocean's pinions from far distant shores;" that we are all right after the perils and voyages of yesterday..... Come to the bower which is shaded for you in the one-pair front, where no chair or table has four legs of the same length and where no drawers will open until you have pulled ^{the pegs} off, and then they will keep open and won't shut again. Come.

I can no more.

Always faithfully yours,
Charles Dickens.

Daudet aurait pu se moquer de la même façon de la langue fleurie et prétentieuse des "livrets" mais il aurait rempli le reste de la lettre d'une description du "frémissement" que lui causait la vue des voiles blanches légèrement froissées par la bise - non pas d'une table boîteuse et des tiroirs sans poignées! Malgré sa nationalité, Daudet ne manque pas absolument du "simple" humour mais chez lui c'est un petit ruisseau qui coule par certains endroits - non pas un grand fleuve qui coule partout. Il commence la description du Duc D'Athis en vrai réaliste "long, mince, chauve, cassé en deux, la figure fripée, d'un blanc de cire, une barbe noire jusqu'au milieu de la poitrine", il la continue en vrai Dickens, "comme si tous les cheveux qui lui manquent étaient tombés dans cette barbe!"

Traits ~~de~~ personnels

Presque tous les personnages de Dickens - excepté les personnages romantiques - même les plus secondaires - ont des traits comiques.

La femme de Dr. Phillip ressemble à une chatte pâle marquée en écaille de tortue; ils avaient un petit enfant ratatiné à la tête lourde qu'il ne pouvait guère soutenir, avec deux yeux faibles et effarés qui semblaient demander sans cesse pourquoi il était né.

En regardant une chose ou une personne Dickens voit, tout d'abord, l'aspect comique. Et il est remarquable combien il y a de plus gens à physionomie comique. Dickens ne faisait pas de la caricature. Il décrivait fidèlement ce qu'il voyait autour de lui, ce que chacun peut voir partout, tous les jours. On monte aujourd'hui dans une voiture de tramway et

l'on épie, parmi une foule de personnes, qui mont rien de frappant, un petit homme dans un coin, avec un nez, grand comme une montagne, qui jette une ombre inutile sur le menton si minuscule qu'il est presque absent; une jeune fille longue et mince, dont le visage ressemble à celui d'une momie d'Egypte; un jeune homme aux joues rouges, aux yeux de morue. Tous ces gens et bien d'autres, dont les traits s'écartent même plus loin des lignes classiques d'une statue grecque, peuvent se voir partout. Il est vrai qu'il y a aussi un grand nombre de gens dont les traits ne sont ni comiques ni beaux - il y en avait dans le tramway - mais ceux-là n'interessent pas au point de ^{vus} esthétique. Dickens ne se donne pas la peine de décrire leur physionomie, et on lui en sait gré. // Daudet n'a pas la même préoccupation du comique que Dickens. ^{realiste ou impressionniste. Cependant on trouve chez lui des descriptions} Il se soucie surtout de donner des descriptions humoristiques qui ressemblent beaucoup à ceux de Dickens. Dans la description du Baron Hemerlingue, Daudet mêle l'humour avec l'impressionisme, et cela est précisément ce que fait Dickens en décrivant Uriah Heep. Ils ont tous les deux des traits physiques odieux, et chaque fois que Daudet fait mention d'Hemerlingue, et que Dickens fait mention Uriah Heep, ils insistent sur ces traits horribles - mais qui font rire quand même. Hemerlingue est gras et grossier. Daudet parle de sa "graisse jaune comme dans un ballot de soie grege." Quand il s'asseyait à son pupitre ~~son~~ ventre l'empêchait de s'approcher, obèse, anhelant, et si jaune que sa face ronde au nez crochu, tête de hibou gras et malade, faisait comme une lumière au fond de ce cabinet solonnel et assombri. Un gras marchand maure, moisir dans l'humidité de sa petite cour." Il parlait toujours d'une voix "grasse et gélatineuse", il avait de lourdes paupières, une main lourde, de jambes lourdes. Dans une certaine occasion "ses petits cils noirs disparurent dans la graisse jaune", dans telle autre, "ses prunelles narquoises (mot favori de Daudet) disparurent entre ses joues comme deux mouches dans du beurre."

Uriah Heep était maigre et sinueux. Dickens le compare tour à tour à un reptile, à une torpille, à une anguille, à un crapaud. En parlant il était toujours saisi de "contorsions convulsives". Il avait à peine des sourcils et point de cils. Ses yeux ressemblaient à deux soleils rouges. On ne voyait jamais de sourire sur son visage - seulement deux plis le long de

ses joues. Ses narines, maigres et pointues, ornées de deux empientes fines s'ouvraient, et se renfermaient d'une façon bien peu agréable. Son index flasque, comme un colimaçon, faisait des traces visqueuses sur la page du livre qu'il lisait.// On remarque un procédé pareil dans leur façon de traiter d'autre personnages dont ils ne donnent souvent que des esquisses plus légères. Baghavat demandait toujours "Quel est votre critérium? M. Wickfield "Quel est votre motif?" Pierrotte accompagnait chacune de ses phrases de "c'est bien le cas de le dire", M. Micawber commençait un résumé de ses longs discours par "En un mot". Le Petit Chose connaissait un homme-flûte, et David Copperfield aussi. Le nom de l'ami de celui-ci est M. Mell-sans doute du latin mell-(em), le miel, nom qui décrit les sons mélodieux que poussait cet instrument.

Cette similarité de procédé est vraiment remarquable et offre encore une preuve de la similarité naturelle de leur esprit.

ses joues. Ses narines, maigres et pointues, ornées de deux empientes fines s'ouvraient, et se renfermaient d'une façon bien peu agréable. Son index flasque, comme un colimaçon, faisait des traces visqueuses sur la page du livre qu'il lisait.// On remarque un procédé pareil dans leur façon de traiter d'autre personnages dont ils ne donnent souvent que des esquisses plus légères. Baghavat demandait toujours "Quel est votre critérium? M. Wickfield "Quel est votre motif?" Pierrotte accompagnait chacune de ses phrases de "c'est bien le cas de le dire", M. Micawber commençait un résumé de ses longs discours par "En un mot". Le Petit Chose connaissait un homme-flûte, et David Copperfield aussi. Le nom de l'ami de celui-ci est M. Mell-sans doute du latin mell-(em), le miel, nom qui décrit les sons mélodieux que poussait cet instrument.

Cette similarité de procédé est vraiment remarquable et offre encore une preuve de la similarité naturelle de leur esprit.

RÉSUMÉ

Ressemblances

Dickens et Daudet ont le pouvoir instinctif de reconnaître ce qui a de la valeur et ce qui n'en a pas. Ce pouvoir n'est pas une froide faculté scientifique une sorte de "balance intellectuelle" pour mesurer exactement les âmes humaines. Au contraire il s'est étroitement uni aux sentiments. Ils aiment ce qui est beau; ils détestent ce qui est laid.

Leur première et leur plus grande ressemblance est, donc, d'avoir la même "faculté maîtresse" - une sensibilité fine et aiguë surtout là où il s'agit des choses humaines.

Les circonstances remarquablement pareilles de la vie de tous les deux ont contribué à accentuer leur correspondance naturelle d'esprit.

Ces deux faits expliquent les ressemblances entre les deux - leur amour des pauvres et des enfants, leur aversion de la tyrannie sous n'importe quelle forme, leur observation fine, leur esprit satirique, leur peu de souci des choses purement matérielles, surtout leur désir de vivre et l'impossibilité chez eux, d'être ennuyeux ou ennuyés.

Differences.

Dickens était anglais; Daudet était français. La vie domestique de Dickens ne fut pas heureuse, celle de Daudet fut très heureuse.

De là viennent les différences entre les deux, différences aussi frappantes que les ressemblances. Dickens est, avant tout, humoriste (qualité anglaise) Daudet est, avant tout, styliste impressioniste (qualité française). Pour Dickens l'art n'est qu'un moyen secondaire, pour Daudet, il est, sinon le but, au moins un moyen très important.

Dickens, n'étant pas gêné par des traditions littéraires réalistes, a celle plus de ^{plus} a créé plus de personnages immortels que Daudet. Même s'il a produit plus de pages mauvaises que celui-ci il en a produit aussi de belles. Et ce sont les belles qui vivront - comme dit M. Chesterton.

D Dickens n'appartenait pas seulement à sa génération. Il voyait instinctivement plus loin. Daudet, toujours grâce à l'influence de ses contemporains, s'est occupé trop de ce qui est médiocre et fugitif, donc il a écrit moins d'ouvrages durables qu'il n'eût ^{pu} pas écrire.

Dickens connaissait très peu le tempérament féminin. Daudet en a fait des observations assez exactes et pénétrantes.

O U V R A G E S C O N S U L T É S.

OUVRAGES BIOGRAPHIQUES.

- Dickens, Life of - Mackenzie (1870)
 Letters of Charles Dickens, edited by Mamie Dickens and Georgina Hogarth (1882)
 Dickens, Childhood and Youth of - Langton (1887)
 Dickens, life of - Marzials (1887)
 Dickens as I knew him - Dolby (1887)
 Dickens, Life of, as revealed in his Writings - Fitzgerald (1891)
 Charles Dickens and Maria Beadnell ("Dora")
 Private Correspondence - Edited by G.P. Baker (1908)
 Dickens - Forster. Collected, arranged, and annotated by Matz (1911)
 Dickens - Hervier (La vie anecdotique et pittoresque des grands écrivains) 1911.
 Romans de Dickens.
-

- Alphonse Daudet - Sherard (1894)
 Alphonse Daudet - Léon Daudet (1898)
 Alphonse Daudet - Marguerite, Geoffroy, Marin-Gauthier, Ferrières ()
 Trente Ans de Paris - Alphonse Daudet ()
 Mon Frère et Moi - Ernest Daudet (1882)
 Romans de Daudet.

LA CRITIQUE.etc.

- Dickens London - T.E. Pemberton (1876)
 English Literature in the Reign of Victoria - Morley (1896) p.p. 365-382.
 English Literature in the Nineteenth Century - Saintsbury (1896) p.p. 145-151.
 Dickens(c) - Gissing (1898)
 Charles Dickens - G.K. Chesterton (1906)
 English Literature in the Nineteenth Century - Magnus (1909) p.p. 246-254.
 Dickens (e) Phases of the Man, his Message and Mission - Walters (1911)
 Victorian Age of English Literature - Oliphant - Vol. 1. p.p. 260-273 (1892)

Studies in Early Victorian Literature - Harrison
 p.p. 236-154 (1895)
 Histoire de la Littérature Anglaise - Taine. Tome 5
 chapitre 1. p.p. 1-59.

- Jules Lemaitre - Les Contemporains - 2^e série 25^e édition
 p.p. 273-296 (1883)
- Jules Lemaitre - Les Contemporains - 4^e série 16^e édition
 "L'Immortel", 1^{er} et 2^{er} articles. p.p. 217-243
- Jules Lemaitre - Les Contemporains - 7^e série 7^e édition
 Figurines. Alphonse Daudet p.p. 138-143 (1897)
- Brunetière - Le Roman Naturaliste - 11^e édition (1896)
 p.p. 8-12, et aussi "L'Impressionnisme dans
 le Roman p.p. 75-102.
- Histoire de la Littérature française - Lanson (1906)
 p.p. 1064-1065.
- Histoire de la Litterature française - Doumic (1910)
 p. 568.
- Histoire de la Littérature française - Petit de Jullenne
 -ville Tome 8. (1890) p.p. 183-197.

REVUE des DEUX MONDES.

- Bellaigue - La menteuse de M.M. Alphonse Daudet et
 Léon Daudet - 15 Fév. 1892.
- Brunetière - (a) A propos de Dickens - 1 avril 1889
 (b) La "Lutte pour la Vie" de Daudet -
 15 novembre 1889.
 (c) L'Immortel - 1 août 1888
- Doumic - L'oeuvre d'Alphonse Daudet - 15 jan. 1892
- Ganderax - "Sapho" de M. Alphonse Daudet - 15 jan.
 1886
 "Numa Roumestan" de M. Alphonse Daudet -
 15 mars 1887.

- Cornhill Magazine. Tome 17 p.p. 400-415
- Bookman - Alphonse Daudet - February 1898. - Douglas
 Charles Dickens (a) Charles Dickens - B.W. Matz
 (b) Charles Dickens and
 London
 (c) Personal recollections
 and opinions. Feb. 1912

-- T A B L E des M A T I E R E S --

Avant Propos

1^{ère} partie

L A V I E 1 - 2 0

2^{ième} Partie.

L E S R O M A N S 2 2 - 6 2

Les Femmes. 2 2

Le Style. 3 5

Realisme et Romantisme. 4 8

L'Humour. 5 4

Résumé. 6 3

OUVRAGES CONSULTÉS. 6 6